

JACQUES DE GUILLEBON
FALK VAN GAVER



ANARCHIST

UNE HISTOIRE
DE L'ANARCHISME
CHRÉTIEN

Préface de Jean-Claude Guillebaud

DDB *desclée
de brouwer*

AnarChrist !

Falk van Gaver Jacques de Guillebon

AnarChrist !

Une histoire de l'anarchisme chrétien

DDB *desclée
de brouwer*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prières. La crainte s'emparait de chacun, et il se faisait beaucoup de prodiges et de miracles par les apôtres. Tous ceux qui croyaient étaient dans le même lieu, et ils avaient tout en commun. Ils vendaient leurs propriétés et leurs biens, et ils en partageaient le produit entre tous, selon les besoins de chacun. Ils étaient chaque jour tous ensemble assidus au temple, ils rompaient le pain dans les maisons, et prenaient leur nourriture avec joie et simplicité de cœur, louant Dieu, et trouvant grâce auprès de tout le peuple. Et le Seigneur ajoutait chaque jour à l'Église ceux qui étaient sauvés¹⁶.

Et encore :

La multitude de ceux qui avaient cru n'était qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait que ses biens lui appartenissent en propre, mais tout était commun entre eux. Les apôtres rendaient avec beaucoup de force témoignage de la résurrection du Seigneur Jésus. Et une grande grâce reposait sur eux tous. Car il n'y avait parmi eux aucun indigent : tous ceux qui possédaient des champs ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de ce qu'ils avaient vendu, et le déposaient aux pieds des apôtres ; et l'on faisait des distributions à chacun selon qu'il en avait besoin¹⁷.

C'est d'ailleurs une préfiguration – de même que les monastères qui sont les seuls phalanstères ayant fait leurs preuves jusqu'à ce jour – de la vie paradisiaque, de la condition parousiaque. La cité idéale des utopistes ou la société sans classe des socialistes ne sont que la laïcisation du paradis à venir, la sécularisation de la Jérusalem future. C'est la révolution béatifique – retour à la parfaite origine :

Heureux, vous qui êtes pauvres, car le royaume de Dieu est à vous ! Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés ! Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez ! Heureux serez-vous, lorsque les hommes vous haïront, lorsqu'ils vous excommunieront et insultent, et proscrireont votre nom comme mauvais à cause du Fils de l'homme. Réjouissez-vous en ce jour-là et tressaillez de joie, car voici que votre récompense est grande dans le ciel : c'est ainsi en effet que leurs pères traitaient les prophètes. Mais malheur à vous, les riches, car vous tenez votre consolation ! Malheur à vous, qui êtes repus maintenant, car vous aurez faim ! Malheur à vous, qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et dans les larmes ! Malheur à vous, quand tous les hommes diront du bien de vous ; car c'est ainsi que leurs pères traitaient les faux prophètes ! Mais à vous qui m'écoutez je dis : aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous calomnient. À celui qui te frappe sur une joue, présente encore l'autre ; et à celui qui t'enlève ton manteau, n'empêche pas [de prendre] aussi ta tunique. Donne à quiconque te demande, et à qui t'enlève ce qui est à toi, ne réclame point. Et ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le pareillement pour eux¹⁸.

Dans la lignée des Béatitudes, complet retournement des valeurs mondaines, Jésus rappelle encore à son dernier repas cette exigence évangélique :

Les rois des nations leur commandent en maîtres, et ceux qui exercent empire sur elles se font appeler bienfaiteurs. Vous, ne faites pas ainsi ; mais que le plus grand parmi vous devienne comme le plus jeune, et celui qui gouverne comme celui qui sert¹⁹.

À de nombreuses reprises, saint Paul, apôtre de l'universalisme chrétien, rappellera cette dimension fondamentalement égalitaire du christianisme :

Vous tous, en effet, qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez revêtu le Christ. Il n'y a plus ni Juif ni Grec ; il n'y a plus ni esclave ni homme libre ; il n'y a plus ni homme ni femme : car vous tous ne faites qu'un dans le Christ Jésus²⁰.

Considérez en effet votre vocation, mes frères ; il n'y a parmi vous ni beaucoup de sages selon la chair, ni beaucoup de puissants, ni beaucoup de nobles. Mais ce que le monde tient pour insensé, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; et ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; et Dieu a choisi ce qui dans le monde est sans considération et sans puissance, ce qui n'est rien, pour réduire au néant ce qui est, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu²¹.

C'est forts de cette faiblesse que les chrétiens ont inauguré, à la suite du Christ, et pendant plusieurs siècles, cette première campagne universelle de désobéissance civile, cette insoumission radicale que fut le martyre.

Anarchistes et chrétiens

« Donc, tu es roi ? – Tu l'as dit, je suis roi et tu n'aurais aucun pouvoir sur moi s'il ne t'avait été donné d'en haut. »

C'est ainsi que tout a commencé : le Christ, venu en ce monde pour le sauver du péché, y a été roi. Mais un autre type

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

avec le monde nous avait fait oublier. Entrer dans ces territoires mal explorés, c'est gagner les bordures, les marches, le *limes* de plusieurs siècles où des combattants obscurs ont maintenu contre toute évidence une vraie idée de l'homme, en tant qu'être désirant sa libération et d'abord sa libération des matérialismes conjugués qui se dressaient et se dressent de toute part pour l'étouffer et lui voiler sa véritable finalité. L'anarchie et le christianisme ont ceci de commun qu'ils ont tenu par une morale à l'heure des systèmes politiques mécaniques qui, à droite et à gauche, prétendaient réguler à jamais la part obscure de l'humain par leur seul fonctionnement interne.

« Anarchie » est souvent considéré comme un vilain mot dans la bouche d'un chrétien. Et l'anarchiste, se fondant pour sa part généralement sur le slogan « Ni dieu ni maître », semble exclure naturellement, dans le mouvement de sa doctrine, toute foi et toute religion. Cependant, au-delà de l'antinomie de façade, on constate qu'au cours des deux derniers siècles, c'est-à-dire depuis la mise en place de l'État moderne, le christianisme a autant irrigué la pensée anarchiste, par ses prédicats et par l'engagement personnel de certains fidèles, que l'anarchie s'est trouvée, elle, comme l'embouchure naturelle de la politique chrétienne. Le christianisme s'est constitué comme la référence des tenants de la résistance non violente au milieu du courant anarchiste, et la critique de l'État tout-puissant, de l'État-idole, développée par les penseurs anarchistes, a séduit des chrétiens naturellement contempteurs de l'Empire du prince de ce monde.

L'anarchie était, sinon inconcevable, du moins le pire des régimes pour les penseurs antiques puis médiévaux chrétiens (saint Thomas). Pourtant, face aux évolutions de la technique et de la surveillance moderne, elle a pu apparaître comme une voie de salut, ou du moins, une utopie salvatrice pour les chrétiens.

Et Benoît XVI l'a rappelé : il y a pour le chrétien et pour l'homme une « utopie nécessaire » qui doit embraser l'horizon. Reste à la définir, comme reste à définir l'anarchie dans son sens moderne.

La parole d'un grand pontife de l'époque moderne ne sera donc pas d'un moindre secours pour nous garantir contre les critiques dont cette thèse ne manquera pas de faire l'objet. C'est Léon XIII, dans son encyclique *Libertas præstantissimum*, qui sera le sûr guide, le Virgile, le Cicéron, et témoignera en sa faveur :

La liberté humaine suppose la nécessité d'obéir à une règle suprême et éternelle ; et cette règle n'est autre que l'autorité de Dieu nous imposant ses commandements ou ses défenses ; autorité souverainement juste qui, loin de détruire ou de diminuer en aucune sorte la liberté des hommes, ne fait que la protéger et l'amener à sa perfection, car la vraie perfection de tout être, c'est de poursuivre et d'atteindre sa fin : or, la fin suprême vers laquelle doit aspirer la liberté humaine, c'est Dieu. [...] C'est ainsi qu'a toujours éclaté la merveilleuse puissance de l'Église pour la protection et le maintien de la liberté civile et politique des peuples. Ses bienfaits en ce genre n'ont pas besoin d'être énumérés. Il suffit de rappeler l'esclavage, cette vieille honte des nations païennes, que ses efforts surtout et son heureuse intervention ont fait disparaître. L'équilibre des droits, comme la vraie fraternité entre les hommes, c'est Jésus Christ qui l'a proclamé le premier ²³.

Ainsi, entend le pape des pauvres, le pape de la critique du libéralisme, il n'est pas d'autorité juste qui ne soit fondée sur le respect de la dignité de tous, et d'abord des plus faibles, des plus pauvres :

Dès que le droit de commander fait défaut, ou que le commandement est contraire à la raison, à la loi éternelle, à l'autorité de Dieu, alors il est légitime de désobéir, nous voulons dire aux hommes, afin d'obéir à Dieu. Ainsi, les voies à la tyrannie se trouvant fermées, le pouvoir ne rapportera pas tout à soi ; ainsi sont sauvegardés les droits de chaque citoyen, ceux de la société domestique, ceux de tous les membres de la nation ; et tous enfin participent à la vraie liberté, celle qui consiste, comme nous l'avons démontré, en ce que chacun puisse vivre selon les lois et selon la droite raison. [...] Que si, dans les discussions qui ont cours sur la liberté, on entendait cette liberté, légitime et honnête, telle que la raison et notre parole viennent de la décrire, nul n'oserait plus poursuivre l'Église de ce reproche qu'on lui jette avec une souveraine injustice, à savoir qu'elle est l'ennemie de la liberté des individus et de la liberté des États. Mais il en est un grand nombre qui, à l'exemple de Lucifer, de qui est ce mot criminel : Je ne servirai pas, entendent par le nom de liberté ce qui n'est qu'une pure et absurde licence. Tels sont ceux qui appartiennent à cette école si répandue et si puissante et qui, empruntant leur nom au mot de liberté, veulent être appelés libéraux²⁴.

Sans la référence constante et interne à une véridique morale fraternelle et aimante, inspirée de la charité chrétienne, il n'est de pouvoir qui tienne. D'où la nécessité d'entreprendre en tout temps la recherche de la meilleure forme de gouvernement politique, de l'ordre le plus adéquat, qui est celui où l'homme est libre pour faire le bien.

Mais s'agit-il de matières libres que Dieu a laissées aux disputes des hommes, à chacun il est permis de se former une opinion et de l'exprimer librement ; la nature n'y met point d'obstacle ; car

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'archevêque de Besançon, que se manifeste le mieux sa spiritualité de révolté. Dans ce livre saisi par la justice, où l'homme avoue notamment : « Je pense à Dieu depuis que j'existe », il déroule, entre de longs exposés théoriques, l'autobiographie de son âme. On y voit que jeune homme, ses lectures favorites étaient constituées du *Génie du christianisme*, mais aussi et surtout de Joseph de Maistre et du vicomte de Bonald dont les écrits, comme *La législation primitive* qui cherchait à démontrer l'origine divine des langues, durent impressionner le jeune penseur à la recherche d'une explication scientifique du monde. Ainsi, cette âme douée pour l'amour et la charité quêta toute sa vie les preuves intellectuelles de l'existence d'un ordre supérieur. Mais refusant de s'abandonner au fidéisme pressant de son époque qu'il imaginait s'incarner dans le premier Lamennais et ne voyant en définitive dans les démonstrations d'un Bonald qu'une succession d'erreurs, c'est à ses propres forces intérieures qu'il se confia. Sa déception devant le devenir du christianisme est visible tout au long de ses écrits. Devant un christianisme changé en « religion », plutôt qu'en libération. Le grand ennemi de Proudhon, c'est l'absolu : l'absolu entendu au sens politique, cet absolu qui écrase tout ordre humain sous sa botte. Ainsi se méfie-t-il autant de l'amour humain que de la religion, qu'il lie, de manière fine, dans la même gerbe : « J'étais chrétien, écrit-il en prison, parce que amoureux ; amoureux parce que chrétien, je veux dire parce que religieux. La religion, en effet, c'est la foi à l'absolu, dans tous les ordres de la connaissance et de la sensibilité⁴⁰. »

Rien en Proudhon n'est étranger à son extraction chrétienne, et certainement pas ses luttes antireligieuses : dans son trop méconnu *De l'utilité de la célébration du dimanche*, qui tentait de répondre au sujet d'un concours de l'académie de Besançon

et pour lequel il remporta tout de même la médaille de bronze malgré les réticences du jury devant certaines de ses thèses, le jeune intellectuel revient avec ferveur sur l'inspiration divine de Moïse édictant l'intangibilité du repos hebdomadaire dont le but était d'édifier « non pas une agglomération d'individus mais une société vraiment fraternelle⁴¹ ». Et Proudhon d'en tirer ce principe social et politique : « Le domaine de l'homme, sur quoi que ce soit, n'est point absolu : la jouissance des biens doit être réglée par la loi. »

Pour le lecteur contemporain, quelle ironie que l'auteur de ces lignes ait pu diriger ses flèches contre le christianisme, quand c'est le principe exact que l'Église introduira plus tard dans sa doctrine sociale et quand l'on sait que cette relativité de la propriété se retrouve déjà chez les penseurs médiévaux, notamment chez Thomas d'Aquin. Ce que l'homme du XIX^e ignorait à l'évidence. C'est en ceci que Proudhon est le signe de contradiction parfait, le *skandalon*, pour le chrétien sincère comme pour le socialiste ou l'anarchiste : il est ce révolté qui, à l'évidence, n'eut pu surgir ailleurs que dans une société anciennement chrétienne et qui, comme mécréant, est celui qui permet de regreffer le christianisme en lui-même. Si l'analogie n'était pas sacrilège, le chrétien sincère pourrait s'écrier devant Proudhon tel Augustin devant Dieu : *Intimior intimo meo !*, « tu étais plus proche de moi que moi-même ». Proudhon est le Samaritain, l'hérétique qui dévoile au croyant orthodoxe la vérité qu'il ne voulait admettre. Cet homme qui ne veut croire en un autre dieu que la justice rappelle que c'est grâce à Jésus de Nazareth, et à personne d'autre, que « l'idolâtrie fut détruite, l'esclavage aboli », que « la dissolution fit place à de mœurs plus austères, le mépris des richesses fut poussé quelquefois jusqu'au dépouillement ». Et d'ajouter : « La justice n'avait

existé que pour les maîtres ; elle commença dès lors à exister pour les serviteurs⁴². »

Quelle plus belle apologie, à l'usage du fidèle comme du sceptique ? Tenant le christianisme comme « le plus grand fait de l'histoire universelle », Proudhon n'en déclare pas moins la guerre à Dieu. Mais à quel Dieu ? Il tint la gageure sa vie durant de se proclamer à la fois chrétien, agnostique et antithéiste. À l'inverse de Pascal, avec qui pourtant ce grand solitaire partageait beaucoup, Proudhon est ce cavalier français parti d'un si bon pas qui abandonna le Dieu d'amour de son enfance et de son adolescence pour tenter de trouver le Dieu des philosophes et des savants. Chez lui, il y a aussi des pleurs, mais ils ne sont pas de joie : ils sont d'amertume devant le mal dont il imagine que la religion, de son époque au moins, profite pour perpétuer l'inégalité sociale, promettant la félicité seulement pour l'autre monde. C'est le sens de la tirade qu'il adresse au cardinal Mathieu dans *De la justice dans la révolution et dans l'Église* : « Ne voyez-vous pas en ce moment que votre troupeau se compose uniquement de riches, et que ceux qui vous quittent sont les pauvres ? »

Esprit foncièrement dilettante qui se voulut savant et spécialiste, notre anarchiste vécut la tragédie de son siècle : la tragédie d'un siècle qui voulut accoucher d'une pensée totalement scientifique du monde quand, en plus de l'impossibilité intrinsèque de la mission, les briques pour la mener à bien à l'évidence lui manquaient. D'un point de vue exégétique et historique, Proudhon était lié, pieds et poings, à l'indigence de ce siècle de demi-savants : la fresque du christianisme était assombrie par les figures fausses d'un Moyen Âge loqueteux et borné, d'un Ancien Régime corrompu et infâme, et d'un Christ historiciste dont Renan brossa le tableau

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et savants comme M. Littré, des hommes de pensée, de labeur, de moralité pratique et de haute doctrine sociale comme M. Proudhon, je les estimerai, je les respecterai, dussé-je ne pas croire à leur succès possible d'ici à longtemps, à bien longtemps ! Mais quand je n'apercevrai que des hommes plus ou moins spirituels, intrigants, hâbleurs, vaniteux et légers, viveurs et prodigues, des hommes de luxe et de fantaisie, jouant à la république comme ils joueraient à tout autre jeu, pariant de ce côté sans avoir le sérieux ni les habitudes du régime qu'ils appellent et qu'ils préconisent, je douterai et je sourirai⁶⁶.

Dans la biographie partielle de Proudhon, qu'il échafauda le premier à partir de lettres inédites, l'auteur de *Volupté* montre une fine compréhension de la généalogie biblique de l'anarchiste, notamment dans sa critique de la propriété :

L'imagination puritaine de Proudhon s'empare des lois de Moïse, les interprète en son sens et s'en fait une sorte de code, de charte sacrée égalitaire dans le passé ; il va chercher la démocratie jusque sous la théocratie de Moïse ; il en retrouve les titres qu'il ne s'agit, selon lui, que de découvrir sans avoir besoin de les inventer. J'y trouve le germe de sa théorie de la propriété et de cette fameuse définition : C'est le vol. [...] Quand il est dit dans le Décalogue : Tu ne voleras pas, cela signifie, selon l'énergie du terme hébreu original cité par Proudhon : Tu ne détourneras rien, tu ne mettras rien de côté pour toi.

L'expression, nous dit Proudhon, est générique comme l'idée même : elle proscriit non seulement le vol commis avec violence et par la ruse, l'escroquerie et le brigandage, mais encore toute espèce de gain obtenu sur les autres sans leur plein acquiescement. [...] Dans son prochain mémoire sur la Propriété,

il ne fera que dégager le précepte du Décalogue, reprendre, comme il l'entend, la pensée de Moïse et la traduire en maxime. Il parle ici de la propriété comme étant le « dernier des faux dieux ».

Cette condamnation de Mammon est la véritable formule de notre Proudhon théologien. C'est elle qui le meut dans sa profession d'économiste, profession qu'il qualifiait de nécessairement métaphysique. Il n'y a pas chez lui, malgré ses outrances, ses provocations, d'abandon à la facilité d'un communisme maximaliste qui passe la réalité humaine par pertes et profits. Il y a au contraire une compréhension prophétique des maux nouveaux qu'impliquerait une dictature du prolétariat, d'un prolétariat qui serait devenu lui-même bourgeois dans l'âme, c'est-à-dire avaricieux et dominateur :

Celui qui écrit ces lignes appartient lui-même à la classe de ceux qu'il appelait tout à l'heure des déshérités [...] ; il est resté convaincu que le principe de transmission héréditaire, donné d'abord par la nature ou l'instinct paternel, est en même temps une des meilleures lois de l'économie, de l'administration et de la police des sociétés ; que ce n'est pas de ce côté que nous autres, gens de labeur qui vivons au jour la journée et n'avons pas d'héritage à recueillir ou à laisser, devons chercher réformes, qu'il nous importe à tous, au contraire, aux exhérédés comme aux possessionnés de la civilisation, de rendre de plus en plus inviolable le principe familial et héréditaire. [...] Une sagesse supérieure a posé le rail sur lequel roule le genre humain ; ce rail, nous le briserions, si nous portions atteinte à la loi de transmission patrimoniale⁶⁷.

Ni utopiste, ni matérialiste historique, ni providentialiste, ni

athée, la construction proudhonnienne est du même mouvement la plus violente dans sa critique et la plus réaliste dans sa contradiction. Elle sait bien qu'un peuple arrivé au pouvoir par la révolution deviendra lui-même le nouveau dictateur très rapidement ; elle sait bien qu'il ne peut y avoir de modification des rapports sociaux que par une mutation très profonde des rapports économiques, mutation que sa profondeur requiert justement à la base. Remplacer l'État par des contrats particuliers qui assurent justice et liberté, c'est le but ultime de son combat.

Il est frappant que tout au long de sa vie, le lutteur, le Jacob nouveau qui voulait abattre Dieu pour ce qu'il lui reprochait de n'être pas à la hauteur de sa mission, ait vécu comme un ascète, comme une âme sainte, imprécatrice, c'est-à-dire littéralement, pleine de prières qui débordent de sa bouche. C'est comme ça qu'à Bergmann, il écrit, le 22 février 1840 :

Au feu de l'épreuve, mon âme s'épure, et je me détache de tout esprit de propriété scientifique et littéraire, aussi bien qu'industrielle : savoir avec certitude, le dire avec force, clarté et précision, c'est le seul bien où j'aspire, la dernière grâce que je demande à Dieu, puisqu'il me refuse tous les autres avantages⁶⁸.

Ne dirait-on pas d'un saint François, d'un Curé d'Ars, d'un Jean de la Croix ?

Peut-être le dernier des penseurs socialistes français du XIX^e siècle qu'on puisse lire aujourd'hui sans sourire, Proudhon, l'adversaire de Dieu, aura paradoxalement inspiré, plus qu'aucune autre école, l'Église catholique dans sa doctrine sociale. Les catholiques sociaux de la deuxième moitié du siècle lui devront beaucoup plus qu'on ne croit, notamment dans la pensée du mutualisme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'autant plus exigeante qu'elle est libre et personnelle. L'anarchie, c'est le règne de la vertu, c'est l'ordre moral. Et c'est ce à quoi tend ou doit tendre tout anarchiste – dans sa vie comme dans la société.

La seule chose qu'il y ait à faire quand on voit des actes antisociaux se produire au nom de la liberté de l'individu, c'est de répudier le principe de « chacun pour soi et l'État pour tous », et d'avoir le courage de dire hautement et en face ce que l'on pense de ces actes. Cela peut, sans doute, amener le conflit ; mais le conflit, c'est la vie même⁸³.

La liberté est fille de la vertu. La vertu est fruit d'une discipline existentielle passée à l'état d'habitude. Le plus grand, le plus parfait, le plus accompli anarchiste, c'est celui qui applique totalement la règle d'or : non seulement ne pas faire aux autres ce que l'on ne voudrait pas que l'on nous fasse, mais : « Ainsi, tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux⁸⁴. »

L'anarchie, c'est la vraie vie mais elle paraît hors norme, voire impossible car peu de gens vivent vraiment. La vraie vie survient alors comme quelque chose de rare et de surabondant pourtant alors qu'elle devrait être la vie commune, malheureusement dominée par la mort et la peur – peur de mourir, peur même de vivre.

L'anarchie est profondément morale. Elle procède avant tout d'une révolte – devant l'injustice, l'oppression, le mensonge, la tyrannie, la corruption, la violence... Et cette révolte morale a des racines spirituelles. Avant d'être une morale, l'anarchie est un esprit. Un état d'esprit contre l'esprit d'État. Un état de l'Esprit contre l'esprit de l'État. C'est-à-dire un esprit de liberté contre l'esprit de domination et de servitude, de pouvoir et de

passivité, de domination et de soumission, d'irresponsabilité, d'assistanat, d'abêtissement, d'abrutissement. « Car là où est l'Esprit, là est la liberté⁸⁵. »

Et si Kropotkine attaque les prêtres, les juges, les princes et les patrons, bref les puissants, c'est au nom même de cette morale. Et c'est cette morale anarchiste qui l'amènera conséquemment à se réapproprier la morale évangélique dans sa dernière œuvre, *L'Éthique*. Retour à l'Évangile radical : « Vous ne pouvez servir Dieu et Mammon » – et voilà pour l'argent. « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » – et voilà pour le pouvoir. Quant au Temple, aux prêtres, aux scribes, aux pharisiens, l'Évangile n'est-il pas précisément leur procès ? Combien de violentes diatribes et d'insultes mêmes (« engeance de vipères », « sépulcres blanchis »...) le Christ n'a-t-il pas proférées contre eux ? C'est cette contestation radicale – et non le prêchi-prêcha d'un doux humanisme – qui lui vaudra la mort, et la coalition contre lui des pouvoirs du trône et de l'autel comme de ceux de l'argent.

Kropotkine est l'anti-Hobbes. Pour lui, *homo homini lupus* signifie *homo homini amicus*, sachant que le loup est par excellence l'animal sociable et solidaire. Pour l'animal comme pour l'humain, être, c'est être avec, c'est être pour. Le point de surgissement de la vie sociale tient dans cette bienveillance instinctive, cet élan compassionnel à l'égard d'autrui, dans ce besoin d'aider. L'amitié, l'amicalité est au fondement de la sociabilité, de la socialité primaire qui fonde la société. C'est la sympathie, l'empathie qui est à la source de la morale humaine, de la morale ordinaire.

Kropotkine est l'anti-Darwin – et l'anti-Malthus et l'anti-Spencer :

N'en déplaise aux vulgarisateurs de Darwin, ignorant chez lui

tout ce qu'il n'avait pas emprunté à Malthus, le sentiment de solidarité est le trait prédominant de la vie de tous les animaux qui vivent en sociétés. L'aigle dévore le moineau, le loup dévore les marmottes, mais les aigles et les loups s'aident entre eux pour chasser, et les moineaux et les marmottes se solidarisent si bien contre les animaux de proie que les maladroits seuls se laissent pincer. En toute société animale, la solidarité est une loi (un fait général) de la nature, infiniment plus importante que cette lutte pour l'existence dont les bourgeois nous chantent la vertu sur tous les refrains, afin de mieux nous abrutir. (...) Plus le principe de solidarité égalitaire est développé dans une société animale et passé à l'état d'habitude, plus elle a de chances de survivre et de sortir triomphante de la lutte contre les intempéries et contre ses ennemis⁸⁶.

Comme l'a montré André Pichot⁸⁷, le darwinisme est l'application des principes libéraux de l'économie politique – et entre autres, le malthusianisme qui l'influença beaucoup – à la biologie, et le darwinisme social, inauguré par Herbert Spencer et systématisé dans les pires horreurs du XX^e siècle, n'est que le rapatriement dans le champ social de théories économiques mais désormais auréolées d'un prestige scientifique. Cela, Kropotkine l'a compris tout de suite.

Au contraire, solidarité, voilà le maître mot de toute socialité, et de l'évolution animale et du progrès humain :

Voilà pourquoi ce sentiment, cette pratique de solidarité, ne cessent jamais, pas même aux époques les plus mauvaises de l'histoire. Lors même que des circonstances temporaires de domination, de servitude, d'exploitation font méconnaître ce principe, il reste toujours dans la pensée du grand nombre, si

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Bouddha.

Tolstoï était à la fois l'héritier d'une piété russe ritualiste et fidéiste et d'un siècle positiviste. C'est cette tension permanente entre foi et raison qui a fait la tragédie spirituelle de sa vie. Mais finalement, face au Christ Jésus, Fils de Dieu incarné, mort et ressuscité pour le salut du monde, Tolstoï, au lieu d'élargir les bornes de son esprit à la hauteur du mystère, tâcha toujours de le circonscrire à son intelligence. Voilà pourquoi il n'eut jamais vraiment la foi, mais des croyances floues, des doctrines vagues et une spiritualité incertaine – il était « en recherche », comme on dit pudiquement aujourd'hui. Ses écrits spirituels, malheureusement méconnus, témoignent du drame intérieur de cet intellectuel en quête de foi – *intellectus quaerens fidem*. Conscient lui-même, non sans humour, de la contradiction entre la morale radicale qu'il prêchait et la vie qu'il menait, il répondit, lorsqu'on lui demanda où il voulait finir sa vie : « N'importe où, sauf dans une colonie tolstoïenne !... »

Homme libre, toujours tu chériras la steppe

Pour qui a du cœur, le nom Russie souffle aussitôt un vent de liberté : Russie signifie steppes, folies, cavalcades... On pense aux cosaques, à *Tarass Boulba* de Gogol, à *La Fille du capitaine* de Pouchkine, et, nous autres Français, à *Michel Strogoff* de Jules Verne. Et puis, bien sûr, *Les cosaques* de Tolstoï et *La steppe* de Tchekhov : « Je me balade par la steppe. Je ne peux pas rester à la maison. Je ne puis pas ! » Homme libre, toujours tu chériras la steppe ! Et Russie rime avec orthodoxie, et l'on songe aux « fols-en-Christ », ces clochards mystiques, si bien dépeints dans *Andrei Roublev* de Tarkovski, dans les *Récits d'un pèlerin russe*, dans la vie de saint Séraphim

de Sarov, dans *L'Île* de Pavel Lounguine. Et Russie rime avec Sibérie, terre des bagnards et des proscrits, prison et refuge à ciel ouvert, aux personnages tragiques, démesurés comme ses forêts, que l'on rencontre au détour des pages de l'archimandrite Spiridon (*Mes missions en Sibérie*), d'Ossendowski (*Asie fantôme*), de Baïkov (*Dans les collines de Mandchourie*) et d'Arseniev : Dersou Ouzala criera toujours « Kapitan ! » au cœur des hommes libres. Et Russie rime avec anarchie, et nous frappent les anarchistes russes, les attentats à la bombe, les nihilistes au fanatisme désespéré si bien campés dans les romans de Dostoïevski (*Les Possédés, Les Frères Karamazov...*), *Les Justes* de Camus, mêlant populisme, socialisme et messianisme avant que la mise au pas bolchevique réussisse ce que le tsarisme avait échoué à faire : l'éradication de la vieille liberté russe. Elle rechignera pourtant, avec la Makhnovchtchina ukrainienne, les marins de Cronstadt, mais aussi la rébellion des Russes blancs, le grand chaos de la guerre civile, terribles récits de Kessel : *La Steppe rouge, Les Temps sauvages, Makhno et sa juive...* Temps sauvages, temps des aventuriers de tout poil, des atamans féroces et des barons sanglants, temps des Ungern, des Semenov, des trains blindés, des cavaliers bridés et des massacres débridés : « En avant, à la recherche de nos folies et de nos gloires ! » clament sabre au clair les héros d'Hugo Pratt (*Cour des miracles*) et d'Ossendowski (*Bêtes, hommes et dieux*) à la face de la Terreur rouge.

« Nous autres, sur nos chevaux,
n'entendons rien aux semailles.
Mais toute terre labourable au trot,
qui se peut courir dans l'herbe,
Nous l'avons courue.
[...] Tout ce qui peut se faire, enfin,

du bout du sabre,
Nous l'avons fait¹¹⁰. »

D'autres coureurs de steppes, désarmés et d'une autre violence, étaient les fols-en-Christ. Méconnu du monde occidental, le phénomène de la « folie en Christ » a connu en Orient chrétien, byzantin puis russe, une portée inestimée qui en fait une donnée incontournable de la spiritualité orthodoxe.

Qu'est-ce que le *fol-en-Christ* ? C'est celui qui prend au pied de la lettre l'invitation à être fou selon le monde pour être sage selon Dieu, à faire de sa vie le parchemin où écrire et vivre jusqu'à l'incandescence la divine folie : « Nous sommes fous à cause du Christ » (1 Co 4,10). Saint Paul « l'avorton » insiste à nombreuses reprises sur cette folie de Dieu et sur l'état d'abjection et d'humiliation des apôtres et disciples du Christ.

Possédé de Dieu, le fol-en-Christ devient dément pour dénoncer la démente du monde, singe la possession pour débusquer le démon, feint la débauche pour sauver les dépravés. Errant le plus souvent nu par les villes et les champs, totalement pauvre, totalement libre, il incarne le scandale et la folie de la croix, et ses excentricités s'enracinent dans celles des prophètes hébraïques et des Pères du désert, saints fous, nus et brouteurs.

Vénérés, craints, moqués, molestés, sur plus de douze siècles, les fols-en-Christ pratiquèrent jusqu'à l'aporie cette radicale « remise en question » dont parle Jésus, et éprouvèrent dans leur corps, par une ascèse *dans* le monde, *contre* le monde, la haine profonde que le monde porte au Sauveur. Par leurs incongruités, leurs stupidités, leurs obscénités, leurs blasphèmes et sacrilèges mêmes, ils dénoncèrent inlassablement le mensonge du monde et de son prince, de ses puissances, de ses dominations.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

103. Alain DUREL, « Tolstoï, l'anarchiste chrétien ».
104. Léon TOLSTOÏ, *Journal*, 29 mai 1906, trad. Gustave Aucouturier, in *Journaux et carnets III*, Gallimard, coll. « Pléiade », Paris, 1985, p. 123.
105. Alain Durel, « Tolstoï, l'anarchiste chrétien », art. cit.
106. *Ibid.*
107. *Ibid.*
108. *Ibid.*
109. Ivan BOUNINE, *La délivrance de Tolstoï*, Éditions de l'Œuvre, Paris, 2010.
110. Victor SEGALEN, « Du bout du sabre » [1912], *Stèles*, Gallimard, 1973.
111. Voir sa thèse : Pierre PASCAL, *Avvakum et les débuts du raskol*, EPHE, Mouton & Co, 1963.
112. Vassili PESKOV, *Ermites dans la taïga*, Actes Sud, 1992, Babel, 1995.
113. Vassili PESKOV, *Des nouvelles d'Agafia*, Actes Sud, 2009.
114. Sylvain TESSON, *L'Axe du Loup*, Robert Laffont, 2004 ; *Petit traité sur l'immensité du monde*, Équateurs, 2006 ; *Aphorismes sous la lune et autres pensées sauvages*, Équateurs, 2008.
115. Marc-Henri PICARD, *Où traîne encore le cri des loups*, L'Œuvre, 2009.
116. Deux textes réunis récemment : Archimandrite SPIRIDON, *Mes missions en Sibérie*, suivi de *Confession d'un prêtre devant l'Église*, Cerf, Paris, 2010.
117. *Ibid.*
118. *Ibid.*
119. *Ibid.*
120. *Ibid.*
121. « Réflexions sur la condition chrétienne », in *ibid.*

Chapitre II

Les cavaliers de l'Apocalypse

Cavaliers de l'Apocalypse, cosaques du Saint-Esprit, mendiants de Dieu, clochards célestes, anarchistes dandys, furieux stylistes, pèlerins de l'Absolu, polémistes enragés, fils du tonnerre, enfants de la grâce, prophètes du porche, du chœur ou du narthex, hommes aux semelles de vent : les mots manquent parce qu'ils abondent, pour caractériser ces génies-là que l'on ne met pas dans le même sac par hasard ici. Nous n'ignorons pas ce qui les distingue, quelles polémiques ont pu les opposer, dans l'instant, polémiques qu'un peu de sable du temps efface. En vérité, on ne peut les comprendre entièrement qu'en les mettant en regard les uns des autres. Par cent endroits, ils s'influencent, chronologiquement et à rebours. Sans les uns, il n'y a pas les autres. Et sans l'Un même, il n'y a pas les uns. C'est une véritable communion des saints et un catholicisme fiévreux que l'on ne comprend pas sans hypostasier le recours à la littérature et à la contestation de l'ordre. Un catholicisme romantique et romanesque.

Enfants de De Maistre et de Rimbaud, frères de Baudelaire et de Byron, en même temps réactionnaires et révolutionnaires sans distinction, *intransigeants* en un mot, on pourrait les appeler inclassables s'ils n'occupaient en fait le centre de la littérature, de la poésie, de la pensée française pendant près d'un siècle. On dira donc plutôt des autres auteurs, de ceux qui ne leur ressemblent en rien, qu'ils sont les inclassables. Car eux ne

sont pas les inclassables, puisqu'ils sont les classiques, en vérité. Ils sont ceux qui resteront dans mille ans.

Barbey, le réfractaire

Barbey d'Aurevilly est l'ancien, Barbey ce réfractaire, comme l'appelle François Taillandier¹²². Anarchiste dandy, « connétable des lettres », le Normand de seconde noblesse aura irrigué la deuxième moitié du XIX^e siècle de son écriture trempée dans un venin mystique et romantique. Romancier et nouvelliste, mais poète aussi, critique littéraire acerbe et d'une vue bien nette sur le génie, journaliste polémiste, il est, nul ne peut l'ignorer, d'extrême monarchiste et catholique. Même si son adolescence le conduit à renier les idées réactionnaires familiales, il les retrouvera bientôt d'un nouveau souffle sous l'influence de l'incontournable De Maistre – hiératique Sphynge présidant paradoxalement aux destinées des révoltés du siècle. L'intransigeantisme de Barbey est le modèle exact du mépris aristocratique de l'esprit bourgeois du siècle que ses successeurs décadentistes et symbolistes pousseront à son acmé. Sa conversion en 1846 précède de peu l'irruption de Baudelaire sur la scène, Baudelaire son frère en outrecuidance qui le dépasse pourtant d'une longue tête dans le génie. Si Barbey demeure, lui, c'est uniquement pour la perfection de sa langue et l'outrance de sa pose, incernable. Derrière son ultramontanisme et sa défense inactuelle de l'absolutisme, il faut voir rôder surtout le dandysme brummellien. Un dandysme comme *sprezzatura*, l'art du détachement suprême dont Cristina Campo dira qu'il est ce qui caractérise suprêmement le Christ d'un point de vue humain : « Si l'on te prend ta chemise, donne aussi ton manteau. » Toute la séduction du catholicisme du *Syllabus*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Déjà en révolte contre son époque, il se tourne instinctivement vers les cercles blanquistes, au point d'être, selon son propre mot, « un communard d'avant la Commune ». C'est dire s'il connaît son sujet.

Malgré la foi perdue lors de cette « quinzième année où l'on voit rôder le grand lion à tête de porc de la Puberté », à 22 ans il rencontre Barbey qui habite en face de chez lui : c'est l'occasion de sa conversion. Est-il nécessaire de dire que s'il a trouvé la foi, une violente foi, Bloy ne se sentira jamais chez lui dans une Église de France rapetissée ? L'Église universelle lui convient, celle des papes, des saints et des martyrs. À *L'Univers*, centre de la contre-offensive intransigeante, malgré le grand respect qu'il gardera toujours pour Veuillot, il ne tient pas deux ans. L'écrivain est repoussé par les milieux dévots qui n'apprécient guère les violentes couleurs de son style. Quand il crée son propre journal, *Le Pal*, il s'en prend à tout le monde et notamment à cette « République des Vaincus » dirigée par un comité de souteneurs et de traîtres :

Deux ou trois millions d'ouvriers sans travail et sans pain et la guerre des mercenaires à courte échéance. À peu près autant de prostituées par désespoir ou par vocation, mettons deux millions d'inassouvissables vulves sur l'Aventin, pieuvre infinie et toujours pullulante qui menace de soutirer toute la production opportuniste.

C'est avec justesse que l'on pourra dire derrière Stéphane Giocanti que « la politique explosive de Léon Bloy peut être rapprochée de l'anarchisme d'Alfred Jarry¹³⁰ ». À cette différence près que, pour Bloy, le bourgeois est conçu comme catégorie métaphysique ou morale. Il reprochera ainsi sans cesse à Zola et à son naturalisme d'avoir évoqué les pauvres comme

s'ils étaient privés d'âme. C'est entre eux deux la mise en scène de la lutte perpétuelle de l'anarchie contre le socialisme : pour Bloy, il y a une nécessité mystique du pauvre dont la seule présence rappelle à l'homme sa faiblesse intrinsèque. Car « des pauvres, vous en aurez toujours ».

Dans ce combat, Bloy invente un langage totalement propre à lui-même qui lui permet d'échapper à la bourgeoisie rampant dans le ventre de chaque homme, qu'il soit pauvre ou riche. Et dans cette langue, le bourgeois, c'est infiniment « le cochon », son obsession perpétuelle. Au moment de l'Affaire, il aura dit selon Rouault : « Je ne suis ni dreyfusard ni antidreyfusard. Je suis anti-cochon. »

La littérature n'est pour Bloy qu'une arme affûtée par l'Esprit, en vue d'une guerre sainte, arme d'autant plus redoutable à l'extérieur que la guerre dont il s'agit est avant tout intérieure. L'Évangile du feu. C'est le « Grand Jihad » de Fabrice Hadjadj, la « Guerre sainte » déclarée par René Daumal. Dans l'une de ses chroniques, intitulée « L'archiconfrérie de la bonne mort¹³¹ », Léon Bloy parle de la « propagande par le fait » et évoque explicitement l'anarchie ainsi :

« L'Archiconfrérie dont il est parlé n'est autre que l'Anarchie, l'explosive et militante anarchie, qui fit une pâtée sanglante, le mois dernier, du commissariat de la rue des Bons-Enfants. »

Cette « prodigieuse société », dédiée à saint Joseph « patron de l'Église universelle et de la bonne mort » serait un moment de la révélation selon la pensée bloyenne :

Car il n'y a pas à dire, c'est pour de sacrées et nobles choses que nous sommes tous invités aux expressives contredanses de l'Anarchie : la Propriété, l'Argent, le droit de jouir, celui d'être

des poltrons ou des imbéciles, et surtout le privilège facultatif de n'avoir aucune pitié des pauvres – depuis Christophe Colomb qui découvrit soixante peuples et fit la Terre une fois plus grande, sans avoir obtenu jamais l'ombre d'un salaire, jusqu'au dernier de nos claquedents vagabonds, qui ne sait pas même où trouver un morceau de pain et qui ferait, de si bon cœur, la charité de ses inutiles yeux aux poissons du fleuve¹³².

L'anarchie est un instrument de l'avènement du Paraclet : « le souffle crapuleux, mais incontestablement décisif de l'Anarchie » qu'évoque le pamphlétaire la révèle comme un instrument paradoxal parce qu'elle n'est pour lui que la figure parodique de la vraie justice, impossible dans le monde des hommes que seule l'Apocalypse, la révélation dernière, apportera. À vrai dire, chez Bloy, il n'y a aucune forme sociale ou politique qui soit supportable, aimable ou simplement préférable : l'anarchie n'étant dans son esprit qu'un idéal borné aux limites de la réalité terrestre, elle n'échappe pas à la condamnation générale de l'écrivain hurleur. Il sait cependant en voir les noires beautés, même dans sa version française guerrière, terroriste, la pire de toutes sans doute.

La question du pauvre, de l'argent, c'est-à-dire de l'injustice étant sans conteste au cœur de son œuvre, on les y voit revenir de cette façon dans *Le désespéré* :

Fils obéissant de l'Église, je suis, néanmoins, en communion d'impatience avec tous les révoltés, tous les déçus, tous les inexaucés, tous les damnés de ce monde. Quand je me souviens de cette multitude, une main me saisit par les cheveux et m'emporte, au-delà des relatives exigences d'un ordre social, dans l'absolu d'une vision d'injustice à faire sangloter jusqu'à l'orgueil des philosophes. [...] Moi, le dernier venu, je pense

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Cahiers était en effet de voir « ce nom très beau » être accaparé par des « romantiques bourgeois ». Il précise que si anarchiste il fut, ce n'est nullement à la manière d'un Sébastien Faure¹⁴⁶. Il écrit ainsi quelque part : « Je ne vois que des anarchistes sérieux¹⁴⁷. » Jean Bastaire et Henri de Lubac l'ont noté avec sagesse : « L'anarchisme de Péguy, c'est d'abord la franchise et l'élan de l'engagement personnel, sans tergiversations d'opportunisme. Avant d'être une conception politico-sociale, c'est une attitude morale¹⁴⁸. »

Car pour Péguy, l'acratisme est une exaltation des « forces de la liberté » qui « seules maintiennent la république » mise en péril par la corruption politique. Les socialistes libertaires contre les socialistes dominateurs. Une harmonie qui s'oppose à la « sauvage et barbare invention d'un monopole d'État collectiviste » et qu'il décrit dans *De la grippe* :

Beaucoup de socialistes s'imaginent que la révolution sociale consistera sûrement à remplacer le patronat capitaliste par un certain patronat de fonctionnaires socialistes. Je m'imagine au contraire que la révolution sociale consistera sans doute à supprimer le patronat : ainsi on me nomme anarchiste¹⁴⁹.

Il découvre peu à peu que l'autorité collective pourrait être pire que l'autorité individuelle. Comme Bastaire et Lubac encore le relèvent justement, l'acratisme de Péguy ressemblait à l'avance à un personnalisme : un humanisme conséquent. On verra d'ailleurs Mounier forger sa pensée à travers Maritain par Péguy. À la manière future d'une Simone Weil, ce que le normalien rejette avant tout, c'est l'esprit de parti, rappelant « que l'humanité ne s'est pas faite afin de réaliser le socialisme, et que c'est nous au contraire qui faisons le socialisme afin de

réaliser l'humanité¹⁵⁰ ».

Et la « révolution » de son christianisme accompagnera cette apologie de l'homme, de l'homme humble, pauvre, mais maître de sa vie. C'est ici qu'il n'est plus socialiste de ce socialisme abrutissant et négateur de la liberté, mais libre comme un acrate.

Bernanos, la colère de Dieu

« Il faut beaucoup d'indisciplinés, pour faire un peuple libre¹⁵¹ », commence Bernanos. Et c'est peu de dire qu'il s'échina sa vie durant à ne jamais s'éloigner de sa vocation d'indiscipliné. Il n'y a pas un héros de Bernanos qui ne soit d'abord chrétien, dont la foi, juste ou biaisée, toujours juste et toujours biaisée du même mouvement d'ailleurs, ne fonde le caractère tragique. Et ce caractère tragique est celui de la liberté, celui du libre-arbitre, entre le péché et la grâce. La question ressemble à ceci et se pose ainsi : faudra-t-il se battre d'abord *contre* le mal, comme s'il était en face ; ou faudra-t-il, effort beaucoup plus vaste, se battre *pour* la vérité – c'est-à-dire se battre pour trouver et révéler la vérité partout où elle se trouve ?

Bernanos s'est battu durant sa vie plus longtemps contre les catholiques – ceux qui en portaient le nom – que contre ses adversaires naturels, les républicains, les nazis et les communistes. Parce que, pour le guerrier spirituel qu'il est, la lutte se joue au plus près de soi, à l'intérieur, là où l'ennemi creuse ses sapes et ses mines : comme tout grand spirituel, il sait que l'ennemi prend trop souvent la figure de l'allié.

Ce qui l'a construit, ne l'a-t-il pas assez répété, c'est son enfance, son enfance où rien précisément ne s'est passé. Où rien n'a passé sinon le temps sacré qui devait passer, ce temps qui n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs :

Certes, ma vie est déjà pleine de morts. Mais le plus mort des morts est le petit garçon que je fus. Et pourtant, l'heure venue, c'est lui qui reprendra sa place à la tête de ma vie, rassemblera mes pauvres années jusqu'à la dernière, et comme un jeune chef ses vétérans, ralliant la troupe en désordre entrera le premier dans la Maison du Père¹⁵².

Lui qui rompit au fur et à mesure avec tous ses amis politiques, aura tenu sous les épreuves parce qu'un visage de petit garçon continuait de le regarder depuis l'intérieur, et parce qu'il refusa toujours que les assauts du monde effaçassent le clair de ces yeux jamais fermés. Le monde – dans le sens christique et paulinien du terme –, Bernanos le sait, est toujours déjà entièrement passif : il est ce qui se rend, ce qui subit, ce qui ne réagit pas. Pour l'intransigent aux paroles roides comme un acier trempé aux meilleures forges, celles des héros et des saints de France, la justice ne va jamais sans l'honneur, et la vie d'un peuple se mesure à la fidélité qu'il garde à l'esprit qui l'a fait naître : « Toute vocation est un appel et tout appel veut être transmis. Ceux que j'appelle ne sont pas nombreux. Ils ne changeront rien aux affaires de ce monde. Mais c'est pour eux, c'est pour eux que je suis né¹⁵³. »

Comme tout homme qui n'entretient pas d'illusions sur la sagesse du monde, Bernanos fut expert en humanité. La richesse de composition de ses romans, la complexité presque malade, pourrait-on dire, des personnages qu'il y développe, en témoignent : complexité propre à la vie de leur âme et non aux situations dans quoi ils sont jetés. Bernanos réussit où Péguy et Bloy échouent, en intégrant de la manière la plus réaliste qui soit, correspondant aux canons romanesques de ce temps, l'histoire de hautes âmes déchirées dans le cadre de la France

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

civilem reducti (reconduits à la vie civique et à l'Église). Leur croyance en un seul Dieu et les aspects messianiques de leur religion facilitent leur évangélisation. Au début du XVIII^e siècle, la population de la quarantaine de « réductions » guaranies dépasse très certainement 300 000 personnes et les plus importantes communautés comptent jusqu'à 20 000 âmes. Aucune ville du monde colonial ne peut soutenir la comparaison. La république des Guaranis s'étend sur 360 000 km² le long des rives de l'Uruguay. Ce vaste ensemble, sur lequel la souveraineté du roi d'Espagne est toute théorique, devient un modèle d'organisation. République indienne, les Européens en sont exclus et la langue officielle est le guarani. Les villes sont toutes fondées sur le même plan en damier partant d'une place centrale autour de laquelle se trouvent l'église, le collège des pères, la maison des Veuves, l'hôpital et la Maison du Peuple, contenant des ateliers et des greniers publics. République démocratique : si les intérêts de l'ensemble de la confédération sont gérés par les jésuites, chaque réduction forme une cité indépendante dirigée par un conseil municipal élu. Véritable république socialiste, elle ne connaît ni l'argent, ni la propriété privée. Une monnaie de compte est utilisée pour les échanges internes et le commerce extérieur est collectivisé. Chaque paysan a le simple usufruit d'un lopin de terre et l'économie repose sur le *tupambaé*, « ce qui appartient à Dieu », vaste propriété collective dont les fruits sont redistribués selon les besoins de chacun et qui sert à nourrir les artisans, les infirmes et les vieillards. Le temps de travail est limité à huit heures par jour et les loisirs sont consacrés à des activités artistiques. Image d'un christianisme libérateur répondant aux paroles du Christ : « À cela on reconnaîtra que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres. »

Mais ce havre ne résiste pas aux assauts du monde colonial. Les véritables armées d'esclavagistes montées par les Portugais du Brésil forcent les réductions à un lent enfouissement dans la forêt. L'utopie, sans cesse, doit s'avancer sur la frontière, toujours plus loin des marchands. Le coup fatal vient des Lumières, avec la suppression de l'ordre des jésuites. Comment le siècle de Voltaire aurait-il pu accepter de coexister avec une « théocratie socialiste », lui qui ne destinait la religion qu'à l'abrutissement des foules et tenait tant à la propriété privée ? Les réductions sont confiées à des administrateurs civils et périssent. Le monde, qui produisit Aguirre, réengendre l'Europe dans la force et le nihilisme, la république socialiste et catholique des Guaranis survit dans le cœur de ceux qui savent désormais qu'un monde sans aliénation est possible.

Zomia contre l'État

Il était une fois la Zomia. Un étrange pays sans frontières définies, sans capitale connue, aux habitants dénués de langue et de races communes, que même la religion ne rassemble pas. Un si étrange pays que longtemps, très longtemps, personne n'a su qui l'habitait véritablement. La Zomia – qu'on eut peut-être gagné à franciser en Zomie –, c'est cette immense étendue de hauts plateaux asiatiques, à cheval sur la Chine, l'ancienne Indochine, la Birmanie, la Thaïlande où vivent aujourd'hui cent millions de personnes et que les ethnologues anglo-saxons ont défini comme l'endroit où l'État n'existe pas. N'a jamais existé. Un rêve d'anarchiste ? Peut-être. En tout cas, James C. Scott, dans son dernier livre enfin traduit, donne des preuves historiques et politiques tangibles de l'existence de cet anti-lieu et en formule surtout par la bande une théorie des origines de

l'État.

Il emboîte le pas de Pierre Clastres quand il affirmait : « L'histoire des peuples qui ont une histoire est, dit-on, l'histoire de la lutte des classes. L'histoire des peuples sans histoire, c'est, dira-t-on avec autant de vérité au moins, l'histoire de leur lutte contre l'État¹⁶⁷. » Aux origines de cette histoire anarchiste du monde se constituent de petits centres de pouvoir, sur lesquels règnent un chef, une famille, une tribu, une oligarchie, qui vont inféoder et asservir les familles et peuplades voisines : les obliger à cultiver la terre pour nourrir leur ville naissante. C'est, selon Scott et ses prédécesseurs, autant l'acte de naissance de l'agriculture intensive que de l'État. En réaction, les populations éprises de liberté, vont fuir dans les collines et montagnes où, à partir d'une certaine altitude, elles deviennent imprenables. La pastoralisation devient ainsi une réaction à la sédentarisation de l'agriculture intensive. Les peuples de la Zomia ne sont pas des nomades, mais s'organisent selon des petites communautés à taille humaine, capables de se déplacer et de se décentrer quand il le faut, pour respecter le rythme de la nature autant que celui de l'homme. Des mondes où le travail est perçu comme aliénant. Il n'est pas anodin que, selon toutes les études paléohistoriques actuelles, les premières villes, en Asie comme dans les grandes vallées fluviales fertiles, ne sont pas du tout l'occasion d'une amélioration des conditions d'existence, mais qu'au contraire la fermentation des germes, et des virus, y aient créé une mortalité beaucoup plus élevée que dans les campagnes et montagnes libres. C'est là, dans ces villes productivistes, que nos aïeux se sont peu à peu immunisés contre ces microbes qui décimèrent les Indiens d'Amérique, par exemple, quand nous les rencontrâmes.

Plus intéressant encore est de relier cette critique politique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

tout en produisant une séparation aux niveaux inférieurs, comme fait l'épaisseur d'une montagne, n'empêche pas l'égalité¹⁸⁹.

À la différence des anarchistes du XIX^e siècle qui trouvaient dans le Moyen Âge le moyen de la critique de l'état moderne du monde, sa formation et son appétit lui font rechercher en Grèce la cité de ses vœux. Elle le manifeste dans ses *Intuitions préchrétiennes* notamment. Ou dans ce magnifique texte, « L'Iliade ou le poème de la force¹⁹⁰ », où l'épopée lui apparaît comme le paradigme du récit de l'asservissement humain :

« Le vrai héros, le vrai sujet, le centre de l'Iliade, c'est la force. La force qui est maniée par les hommes, la force qui soumet les hommes, la force devant quoi la chair des hommes se rétracte. »

Mettant la Grèce au-dessus de tout, bien loin devant Rome, Simone Weil se plaint que n'ait jamais été retrouvée, pas même à la Renaissance, la morale de cette épopée :

Rien de ce qu'ont produit les peuples d'Europe ne vaut le premier poème connu qui soit apparu chez l'un d'eux. Ils retrouveront peut-être le génie épique quand ils sauront ne rien croire à l'abri du sort, ne jamais admirer la force, ne pas haïr les ennemis et ne pas mépriser les malheureux. Il est douteux que ce soit pour bientôt¹⁹¹.

Femme grecque portant le courage parmi les premières vertus personnelles et politiques, Simone Weil était en effet une pacifiste acharnée. Cependant, on l'a vu, son besoin d'être en première ligne la taraudant inéluctablement, c'est bien évidemment vers la colonne Durruti, centurie Sébastien Faure, que la porte son engagement dans la guerre d'Espagne. Un

accident ridicule la fera vite rapatrier en France. Pourtant, on sait qu'elle aura au moins eu le temps de sauver un prêtre des mains des Républicains. Anarchie, justice, charité et vérité, tout Simone Weil se résumera en ces quelques mois de guerre. Elle redoublera cet héroïsme improbable pendant la Seconde Guerre mondiale en se fâchant à Londres avec les gaullistes qui refusaient de la parachuter. Elle en mourra sans doute, fidèle à la petite fille qu'elle était dans la cour d'Henri IV où, selon sa condisciple Simone de Beauvoir, on la vit pleurer sur le sort de paysans chinois décimés par la famine. Car « la nécessité, en tant qu'absolument autre que le Bien, est le Bien lui-même ».

Thibon, la mélancolie lumineuse

Il sera impossible de ne pas évoquer, derrière Simone Weil, celui qui, le premier, la fit publier après sa mort, Gustave Thibon. Figure impossible de « philosophe paysan », quoiqu'il détestât ce terme, rassurante présence d'un être aux apparences stables fondamentalement déchiré de l'intérieur. À la fois modeste et noble, dit-on, cet autodidacte, au sens où il ne fréquenta pas l'université, reçut pourtant tout de son père qui cultivait la terre, la poésie et le latin en Ardèche. Personnage des *Géorgiques*, Thibon raconte qu'à sept ans, il récitait Leconte de Lisle, Hérédia et Mistral. Rapidement évadé du collège – il voulait travailler la terre comme son père –, le philosophe aura une jeunesse orageuse et aventureuse. Il lit Zola, Barbusse et Lénine, devient un révolté, voyage à Londres, en Italie, en Afrique, où il apprend la misère : « Lorsqu'à vingt-trois ans, je suis rentré à Saint-Marcel-d'Ardèche, je n'étais plus vraiment paysan. Plutôt une sorte de marginal anarchiste. J'ai repris le travail de la terre », racontera-t-il au soir de sa vie.

Il s'adonne alors à l'étude des mathématiques, de l'allemand, du latin et du grec ancien. Rebelle à tout système, même de pensée, il cherche la vraie philosophie du côté des poètes, comme des éclairs dans la nuit. À 23 ans, la foi lui tombe dessus, « comme un secours, comme un appel ». Une foi publique, mais une foi pourtant torturée. Comme Bernanos, « c'est à la quantité de doutes surmontés que, peut-être, on mesure l'intensité de la foi », dit-il. Il sait que derrière le rideau de notre nuit humaine, Dieu se cache et nous attend.

Mais c'est aussi Simone Weil qui lui tombe dessus pendant la guerre, qu'il embauche comme ouvrier agricole. Leur amitié sera profonde au point qu'il héritera de nombreux textes d'elle après sa mort. Toujours reclus dans son mas de Libian, c'est Maritain qui le pousse finalement à publier, lui faisant lire saint Thomas.

J'ai d'abord été un croyant très dogmatique. Il s'agissait pour moi d'adhérer à des vérités devenues claires et évidentes. On retrouve là l'influence de Thomas d'Aquin. Et puis, en vieillissant, je me suis mis à préférer aux théologiens de la lumière et de la certitude les mystiques de la nuit et du doute¹⁹².

Et Jean de la Croix, le grand poète de la nuit, le guide dans l'obscurité sans ténèbres : « La foi chrétienne naît habillée, toute vêtue et comme hérissée de certitudes ; elle meurt nue¹⁹³. » Chrétien paradoxal en tout, il fait sien ce mot de Chesterton : « Notre religion est la bonne parce que c'est la seule dans laquelle Dieu, un moment, a été athée. » Il ne se lasse de louer « les deux voyous » qui furent les plus grands chantres de la Sainte Vierge, Villon et Verlaine...

Encore, il parle du drame de l'Église :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

kilomètres, vêtu de haillons, besace et bâton, n'ayant pour toute richesse qu'un chapelet, un bréviaire et quelques livres saints. Lorsqu'il mendie, c'est pour les autres, il chante d'une voix céleste les litanies de la Vierge, les passants envoûtés remplissent son chapeau troué de pièces qu'il s'empresse de distribuer aux pauvres, aux prisonniers. Mendiant hallucinant et halluciné, qui court plus qu'il ne marche, vole plus qu'il ne court, et l'on croirait qu'à l'instar de saint Joseph de Cupertino qu'il affectionne, ce simplet du bon Dieu, il va bientôt se prendre à léviter. Si oublieux de lui-même, si perdu en Dieu, si abandonné au chemin qu'il sera vu à plusieurs endroits en même temps, comme l'attestent des registres et autres documents.

Et comme Arthur plus tard, il court, il court, le Benoît, affrontant vents et neiges, brigands et soldats, loups et chiens, comme un fou errant, un attardé de la croisade des enfants, un illuminé qui ne se lave plus et livre sa chair aux poux et traîne ses basques à toutes les boues du continent. Rome, Lorette, Assise, l'Alverne, le mont Gargan, mais Compostelle aussi, bien sûr, au passage. Tu es poussière et tu retourneras poussière. Benoît est poussière, et poussière du chemin, chemin lui-même cheminant au creux du monde, aux ornières du bon Dieu. Et à travers sa crasse, une lumière passe. Rencontres. Visions transfigurées. Est-il dément, est-il saint ? Et le fol-en-Christ passe au milieu d'eux, faisant seulement le bien, sans se soucier des soupçons qu'il soulève. Libre Labre. Libre, et heureux.

Mais le délabrement se poursuit, il s'use aux chemins, aux mille soleils, aux neiges et aux gels, aux pluies transies. Délabrement volontaire, jusqu'à perdre son nom, anonymat d'un clochard quelconque, quelque chose comme la clef de l'ancien festin, celle-là même que cherchait Rimbaud à travers le dérèglement de tous les sens, Rimbaud aussi qui ne sut que courir, brûler, crier car il ne savait plus prier, et fuir, et courir

encore, toute l'Europe à pied, l'Orient, Java, Aden, Abyssinie, trafics, déserts, poésie abandonnée, manuscrits brûlés, Rimbaud au fol abandon, à la quête éperdue. Labre, Rimbaud, météores brûlants aux siècles de raison, aux siècles de marchands, qui ne surent que marcher, et marcher, et marcher encore. Nous parlons du feu, eux brûlèrent tout entier et brûlent encore au firmament de la vraie vie. Car « la vraie vie est ailleurs », et depuis toujours il s'agit de trouver « le lieu et la formule » afin de « posséder enfin la vérité dans une âme et dans un corps ». Et tout le reste n'est que littérature.

Lorsque Benoît meurt à Rome, le 16 avril 1783, un Mercredi saint, il n'a que trente-cinq ans. Sa vie de misère consentie l'a usé jusqu'aux os. Aussitôt, les enfants des rues, ceux-là mêmes qui l'insultaient, le harcelaient, le bombardaient de pierres et d'ordures, se répandent dans toute la ville en criant : « Le saint est mort ! Le saint est mort ! » La Ville suspend son souffle, Rome s'arrête de vivre, et vient en procession jusques à sa dépouille. Le peuple s'émeut, s'arme et s'émeute, craignant qu'on ne lui vole son saint, et monte la garde devant l'église où l'on a étendu le corps léger de tourterelle du plus petit d'entre les pauvres. *Poverellicimo*. Ainsi « le peuple célébrait l'un des siens à la face de Rome, car la pauvreté de Benoît représentait celle de la plupart de ces gens et dissipait, selon l'ordre même du Christ, la confusion des richesses de la terre avec celles de l'esprit²¹⁰ ». Essentielle pauvreté. « Heureux, vous les pauvres, le Royaume des cieux est à vous ! »

Rimbaud vint à Amettes avec Verlaine, comme plus tard Germain Nouveau, en vagabondage, en pèlerinage. Rimbaud retour d'Éthiopie qui meurt à trente-six ans, quelques années après la canonisation de Labre, la jambe coupée, à Marseille, dans un triste hôpital, et le prêtre qui l'assiste, le confesse et

l'absout confie à sa sœur : « Cet homme est un saint. » Poète maudit, Caïn, errant, fils prodigue, météore fulgurant d'exigence qui voulut tout, tout de suite – et finalement l'obtint, par la souffrance et l'errance – l'enfance et la pureté – retrouvées !

Quand la vie nous englué, quand l'ennui nous plombe, quand le ciel même pèse lourd sur nos âmes, regardons, contemplons saint Benoît-Joseph Labre, le pauvre des pauvres, qui se tient là, debout, tout nu – et libre :

Nous reverrons toujours Benoît, par-delà les insoutenables éclairs d'une certitude, comme l'image de l'Ami éternel, à jamais patient, avec sa démarche inlassable et rêveuse qui témoigne d'une beauté continuée, à retrouver aussi dans la nuit, où que ce soit et pour tous, jusqu'au bout du monde²¹¹.

Pourquoi rester ? Il vaut mieux, dans la pauvreté et la foi, prendre la route qui mène à la vision.

Comme l'Église est bonne en ce siècle de haine,
D'orgueil et d'avarice et de tous les péchés,
D'exalter aujourd'hui le caché des cachés,
Le doux entre les doux à l'ignorance humaine
Et le mortifié sans pair que la Foi mène,
Saignant de pénitence et blanc d'extase, chez
Les peuples et les saints, qui, tous sens détachés,
Fit de la Pauvreté son épouse et sa reine,
Comme un autre Alexis, comme un autre François,
Et fut le Pauvre affreux, angélique, à la fois
Pratiquant la douceur, l'horreur de l'Évangile !
Et pour ainsi montrer au monde qu'il a tort
Et que les pieds crus d'or et d'argent sont d'argile,
Comme l'Église est tendre et que Jésus est fort²¹² !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui est le trait même de son génie – et de l'éclairer tout aussi bien à la lumière naturelle, du gris plombé des ciels ardennais aux aveuglantes fournaies abyssines, que de cette autre lumière, essentielle, que Rimbaud cherche hagard et exigeant toute sa vie – à proprement parler et dans tous les sens, *surnaturelle*. Son autre mérite est d'en finir aussi avec la réputation d'hermétisme de ses écrits alors que tout est clair et limpide, que tout s'éclaire de l'intérieur (sans nul psychologisme d'ailleurs), œuvre et vie, bloc transparent, Rimbaud, cristal brut taillé nature, réfracte en arc-en-ciel les lueurs d'ici-bas aussi bien que d'ailleurs.

Quand il meurt, infirme, le prêtre qui le confesse et l'absout déclare à Isabelle, sœur du poète : « Cet homme-là est un saint ! » Et c'est sans doute là la vérité de l'œuvre, et de la vie, que cette dernière *illumination*.

Sa mère, la sévère et austère Vitalie Rimbaud, née Cuif, qui, si elle transmet à son fils quelque chose de sa sauvagerie native, n'était guère portée à la fantaisie (pas plus que son fils d'ailleurs, qui fut tout autre chose qu'un fantaisiste) ni même vers les visions, et qui vit un jour son fils s'asseoir, infirme avec béquille, après la messe, à côté d'elle en prières dans le clair-obscur d'une église carolopolitaine – *huit ans après sa mort*.

La messe est dite, c'est compris ! Il faut se précipiter une fois encore sur la *Saison en enfer* – récit d'un combat spirituel écrit au dos d'une glose évangélique : tous les familiers de la mystique y reconnaîtront la nuit spirituelle – et les *Illuminations* qui valurent à Claudel sa conversion. Et relire *La messe là-bas* de ce dernier.

En attendant, un véritable exercice spirituel d'exégèse rimbaldienne. *Lectio poetica* comme *lectio divina*. « Le combat spirituel est aussi brutal que la bataille d'hommes ; mais la vision de la justice est le plaisir de Dieu seul²³⁸. »

Une Saison en enfer, c'est, après l'amer constat de l'incapacité de la poésie seule à changer la vie, la notation clinique d'une très grave crise spirituelle qui touche le poète à l'aube de sa vingtaine, avec une exigence mystique – c'est-à-dire une tension vitale vers la vie réelle, la seule qui vaille d'être vécue – véritablement écartelée entre l'impossible innocence païenne et la voie de la croix. Rimbaud s'y montre féroce désillusionné et critique quant au monde moderne et à sa prétention de fournir le bonheur technicisé à l'humanité émancipée. Son « Il faut être résolument moderne » sonne antimoderne ou ultramoderne – à la façon de Maritain, comme l'a relevé Antoine Compagnon²³⁹. C'est paradoxalement en notifiant ce combat intérieur dans un verbe résolument libre que Rimbaud écrit ses pages les plus belles, les plus vraies, qui touchent quelque chose de l'éternité :

Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Église. J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme ; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes. – Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. – Plus tard, reître, j'aurais bivouaqué sous les nuits d'Allemagne²⁴⁰.

Plus loin : « Je ne me souviens pas plus loin que cette terre-ci et le christianisme » ; « Hélas ! L'Évangile a passé ! L'Évangile ! L'Évangile ! » ; « J'attends Dieu avec gourmandise » ; « J'ai reçu au cœur le coup de grâce. Ah ! je ne l'avais pas prévu ! » ; « Dieu fait ma force, et je loue Dieu »²⁴¹.

Les *Illuminations* continuent sur ce fondement une tentative

d'exploration et de notification poétique de la réalité pour saisir dans un verbe concis sa vérité précise. Le terme illumination, encore plus qu'inspiration qui est prophétique, appartient au champ de la vision mystique. Rimbaud y distille un concentré de vérité du monde moderne et une quête spirituelle – c'est-à-dire réelle – dévorante. Les *Illuminations*, ou l'Apocalypse selon Arthur : ce sont à proprement parler des révélations (*apokalupsis*), des dévoilements – une mise à nu impitoyable de la réalité. Rimbaud ne pourra être dit surréaliste que si le surréalisme est un superréalisme !

Je suis un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne, parce que tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons aussi bien que dans le plan de la ville. Ici vous ne signaleriez les traces d'aucun monument de superstition. La morale et la langue ont été réduites à leur plus simple expression, enfin ! Ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître amènent si pareillement l'éducation, le métier et la vieillesse, que ce cours de vie doit être plusieurs fois moins long que ce qu'une statistique folle trouve pour les peuples du Continent. Aussi comme, de ma fenêtre, je vois des spectres nouveaux roulant à travers l'épaisse et éternelle fumée de charbon – notre ombre des bois, notre nuit d'été ! – des Érinyes nouvelles, devant mon cottage qui est ma patrie et tout mon cœur puisque tout ici ressemble à ceci – la Mort sans pleurs, notre active fille et servante, un Amour désespéré et un joli Crime piaulant dans la boue de la rue²⁴².

« Je dis qu'il faut être voyant, se faire voyant », disait Rimbaud à 17 ans dans sa fameuse lettre à Paul Demeny. On est très sérieux, quand on a 17 ans. Toujours, Rimbaud cherchera à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ainsi, il est bien évident que la grâce ne pouvait tomber que sur lui. Il l'avait bien cherchée, et ne l'aurait pas reçue de plein fouet s'il avait été ce tiède que « Je vomis ». Il est très proche de Chesterton comme on a pu le remarquer :

Tous les deux voient dans la révolte de l'homme contre Dieu un acte qui renie la nature humaine tout en rejetant le don surnaturel du salut. Comme le dit Chesterton, la tentative de prendre la mitre à l'« homme pontifical » (l'homme guidé par l'Église) ne fait que le décapiter entièrement. Il faut insister aussi sur leur rejet commun d'un monde désenchanté (pour reprendre l'expression de Max Weber). Ils critiquent tous les deux le scientisme, la perversion idéologique, voire antireligieuse, des découvertes scientifiques, et le système d'éducation en France et en Angleterre, celui-ci devenu porteur des valeurs sécularisées. En même temps, contre le déisme et le progrès conçu comme seul but des efforts humains, ils réaffirment l'action d'un Dieu providentiel et rédempteur, et la doctrine de l'Incarnation comme dogme anti-laïque par excellence, réunissant l'univers spirituel avec l'univers matériel²⁵¹.

Le Christ est venu sauver l'homme de son « fumier matérialiste », dira beaucoup plus tard Retté, au début de *L'Étoile du matin*.

À cette époque, il publie *Réflexion sur l'anarchie*, qui s'ouvre ainsi : « Le mot Anarchie signifie négation de l'autorité. L'Anarchie implique donc l'abolition de toute contrainte et partant de toute loi imposée au nom d'un principe, d'une tradition ou d'un intérêt²⁵². »

Ce livre récolte un certain succès et Retté en publie une version remaniée, en y ajoutant ses *Promenades subversives*. Le

livre se veut « encore un coup de pioche » dans le vieil édifice. Dans ses promenades, Adolphe Retté se charge d'abord de démystifier le langage, en notant l'incongruité des usages bourgeois de certains mots : « Voir les choses sous leur vrai jour ; dire, par exemple, que les soldats sont des assassins à gages inconscients c'est, suivant les bourgeois, “saper les bases de la Société”. On vous met en prison pour cela²⁵³. »

À la manière de Fénéon ou de Chesterton encore, il pousse la logique à l'extrême pour s'étonner de ce que le monde trouve banal.

En 1894, il est tombé amoureux, à sa manière de tigre : il impose à la donzelle une union purement civile, et bientôt la trompe et la maltraite. Qu'on en juge : un jour que, dans leur extrême misère, elle a réussi à économiser un peu d'argent pour une robe dont elle a besoin, il exige cette somme. Devant son refus, il la lui arrache brutalement, et va tout dilapider avec une fille de joie. Victime de nombreuses scènes du même genre, madame Retté meurt prématurément. Adolphe concubine alors avec une femme sans morale, qui dilapide leurs maigres ressources, multipliant disputes et injures, la « femme aux yeux noirs », comme il la nomme dans *Du Diable...* et qui le hante. Il la hait et seul l'empire qu'elle exerce sur ses sens le retient auprès d'elle. De plus en plus triste et écoeuré – trop lâche pour rompre.

Sinon les femmes et l'alcool, Retté est obsédé par une idée fixe : bafouer l'Église. Blasphémer. Un soir qu'à Fontainebleau, il vante devant une trentaine d'ouvriers les progrès illimités de la science – qui, bien entendu, explique tout : « Guerre aux prêtres, guerre aux capitalistes... ! » – à la sortie, quatre auditeurs le prennent à part et l'un d'eux, un jardinier, lui demande benoîtement : « Nous savons qu'il n'y a pas de bon Dieu. Mais

puisque le monde n'a été créé par personne, nous voudrions bien savoir comment "tout" a commencé ? La science doit être au courant de cela... » La sincérité de ces pauvres bougres le touche : « Je m'en serais voulu à mort si je les avais trompés. » Et d'avouer que la science ne peut répondre à cela. Il les quitte, le rouge au front, lui l'intellectuel, le poète, le penseur traversé par une simple question de simples. La scène et la question résonnent dans sa tête : « Et pourtant ! Si Dieu existait²⁵⁴ ? » Peut-être faudrait-il s'en débarrasser, comme disait Bakounine...

Alors, il blasphème. Comme un possédé. Il veut jeter Dieu, et Dieu le hante, ne le lâche pas, comme un clochard malpropre qui veut ses cent sous. Désabusé, il se retire dans la solitude de sa chère forêt de Fontainebleau qui seule l'apaise un peu. Débats intérieurs, mortification, recrudescence de haine, naissance de sentiments insoupçonnés, instabilité permanente.

Mais un jour de juin 1905, lisant des vers de Dante sur le paradis, il est intérieurement touché, au cœur : « Quoi ? se dit-il, la religion catholique aurait raison en affirmant qu'un pécheur qui se repent et accepte joyeusement la pénitence de ses fautes devient digne du Ciel ? Je pourrais me laver de mes fautes et être sauvé ? Mais alors... C'est donc que Dieu existerait !... Oh ! Si Dieu existait, quelle chance pour moi ! » Mais la voix intérieure trouble relance la production industrielle de blasphèmes, contre Dieu, Jésus, la Vierge et tous les saints. Un jour suivant, de promenade à Fontainebleau, sa chère forêt, il tombe à genoux : « Mon Dieu, puisque vous existez, venez à mon secours²⁵⁵ ! »

Il parlera plus tard de ces voix intérieures qu'il entend, « qui laissent consolé ou triste selon que la voix procède du bon ou du mauvais esprit... Nulle théorie d'ordre humain ne suffit à expliquer ce phénomène... Ah ! comme, alors, on se rend

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On supprimera le Saint
Au nom du Génie,
Puis on supprimera le génie.

On supprimera le Prophète,
Au nom du Poète,
Puis on supprimera le poète.

On supprimera l'Esprit
Au nom de la Matière,
Puis on supprimera la matière.

AU NOM DE RIEN ON SUPPRIMERA L'HOMME ;
ON SUPPRIMERA LE NOM DE L'HOMME ;
IL N'Y AURA PLUS DE NOM.
NOUS Y SOMMES²⁷².

Pauvre puis riche, Brassens jamais n'adore le veau d'or. Son argent, il le dilapide généreusement – comme avec l'anarcho-syndicaliste Louis Lecoïn dont il soutient le journal *Liberté*. Lecoïn, objecteur de conscience, passera tout de même douze années en prison pour délits d'opinion. Chez Brassens, confort monacal : murs peints à l'eau et lits en fer pour une seule personne. Dans l'intimité, on lui voit un mépris, un détachement complet du quotidien. On lui connaît quelques amours mais, malgré ses chansons gaillardes, c'est finalement un fidèle, qui restera jusqu'à la mort avec sa Puppchen, pas mécréante pour un sou.

Brassens se présentera toujours en pacifiste clairvoyant et en apôtre de la tolérance. Son modèle dans l'absolu, c'est Jésus-Christ, comme il le déclarera à la radio :

Mon poète préféré, c'est quand même le Christ, en admettant que le Christ ait existé vraiment et qu'il ait écrit, qu'il ait inspiré les Évangiles. C'est mon poème préféré, si vous voulez. Si on trouve dans mes chansons, dans mes lignes, quelque chose de mystique, cela provient de ce que je me suis nourri de ce fameux poète.

Jamais je ne conseillerai à un jeune de dire merde à Dieu, ni de dire qu'il ne sera pas, un jour, touché par la grâce ou qu'il n'aimera pas une fille dont le papa est militaire. On n'a pas le droit de se substituer aux autres. Je ne prêche que pour une seule chose : la tolérance. Aucune idée, même juste, ne mérite qu'on sacrifie pour elle la vie des autres. »

La tolérance ? Il y a des maisons pour, disait Claudel, et l'on préférera au prêchi-prêcha des confidences la franchise des chansons : « Ceux qui ne pensent pas comme nous... »

Jean-Paul Sermonte, fondateur de l'association « Les Amis de Georges » écrivait : « J'ai adoré un Dieu et admiré un prince. L'un s'appelle Jésus et l'autre Brassens. » Christian de la Mazière, journaliste, poursuivait : « Il y avait de la sainteté chez Brassens. Je crois que le mot n'est pas trop fort : il irradiait la bonté. » Patachou, chanteuse, ajoutait : « Personnellement, j'ai la foi, je crois en Dieu. Croyant, Brassens l'était sûrement quelque part mais ça l'agaçait de le penser. » Le cardinal Paul Poupard, président du Conseil pontifical de la culture, terminait :

Son œuvre est de la veine des fabliaux. Il y a aussi une communauté d'inspiration avec Rabelais qui était profondément chrétien. [...] Il y a chez lui une bonté naturelle, un intérêt évident pour son prochain, un amour de la langue. Chanson pour

l'Auvergnat est pétrie de valeurs chrétiennes. Ce n'est pas un pilier d'église, il a toujours conservé sa liberté de penser. Mais il ne faut pas pour autant en conclure qu'il était en-dehors de l'Église. Selon l'évangile de saint Matthieu, le Jugement dernier, celui que Dieu prononcera sur le sort de tous les vivants et les morts ressuscités, est sur la charité...

Voici quelques-uns des nombreux témoignages recueillis par Jean-Claude Lamy dans son *Brassens, le mécréant de Dieu*. Nous en citerons d'autres.

Il aura de grandes conversations avec le père Robert Barres, son ami curé qui pria sur son cercueil, et avec le père André Sève, « frère André », assomptionniste et rédacteur en chef du mensuel *Panorama chrétien* :

Je suis un chrétien dans ce qui est essentiel. Par tempérament et par réflexion, je suis un anarchiste.

– Que pensez-vous du pape Jean ? – C'était un anarchiste. Si vous saviez comme c'est bien d'être anarchiste. [...] Ma mère m'avait inculqué une présence, ça, c'est certain. Même encore maintenant, quand je suis seul, il y a des gestes que je ne ferai pas parce que dans l'enfance on m'avait donné ce sentiment que nous ne sommes jamais seuls.

Jean XXIII avait justement dit : « Il vaut mieux être chrétien sans le dire que le dire sans l'être. »

Parmi ses admirateurs aussi, Georges Hourdin, directeur de l'hebdomadaire *La Vie catholique*, invité à toutes ses premières. Interview en 1967 :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Adieu Curé je t'aimais bien
Adieu Curé je t'aimais bien, tu sais
On n'était pas du même bord
On n'était pas du même chemin
Mais on cherchait le même port

Remarquons que *Les bourgeois*, au refrain bien connu, ne brocarde rien tant que l'embourgeoisement des pseudo-rebelles (anti)-bourgeois.

Et, plus que la société de papa, c'est finalement le grand monstre anonyme qui fait les cauchemars du poète :

Un jour je m'ferai cul-de-jatte ou bonne sœur ou pendu
Enfin un d'ces machins où je n's'rai jamais plus
Le suivant, le suivant

Cela dit, Brel marque une grande défiance à l'égard de toute violence – fût-elle révolutionnaire –, même et surtout bardée de bonnes intentions.

Si tu crois encore qu'il nous faut descendre
Dans le creux des rues pour monter au pouvoir
Si tu crois encore au rêve du grand soir
Et que nos ennemis, il faut aller les pendre
(...) On a détruit la Bastille
Quand il fallait nous aimer

C'est qu'il se méfie bien trop de l'espèce humaine, des « moutons » et des « singes », et la modernisation du monde ne soulève en lui guère d'enthousiasme. Bref, le Prince de ce monde peut pavoiser : tout est en son pouvoir.

Rien ne se vend mais tout s'achète
L'honneur et même la sainteté

« On m'a surnommé l'abbé Brel parce qu'il y a un côté mystique dans certaines chansons... » Mystique naturelle, diffuse, qui s'exprime par des images variées – mais mystique christique pour cette *anima naturaliter christiana* – par éducation, par tempérament. Il y a du boy-scout jusqu'au bout, chez Brel – rêves de renouveau et de pureté, de grand printemps de lumière.

Mais c'est surtout au Dieu Amour que Brel sacrifie chaque jour, en païen, en chrétien – *éros* ou *agapè* –, peu importe tant qu'on a de l'amour, comme dans sa *Prière païenne*, adressée à Marie.

Il se demande avec nostalgie où est passée la bonté du monde. Pour lui, la plus haute aventure consiste à la retrouver, à la rallumer – chez soi, en soi. La bonté est au milieu de nous. Dans la simplicité retrouvée de la vie, humble et laborieuse. Dans une espérance toute messianique, il implore, plein de réminiscences christiques, la venue d'un fils d'homme qui instaurera le règne de la paix dans l'amour. En attendant, l'essentiel est, dans un stoïcisme final ouvert sur l'espérance, de vivre debout – en homme libre.

Voilà qu'on s'agenouille
D'être à moitié tombé
Sous l'incroyable poids
De nos croix illusoire [...]
Serait-il impossible de vivre debout ?

Le Grand Ferré

Cette parole d'Évangile
Qui fait plier les imbéciles
Et qui met dans l'horreur civile
De la noblesse et puis du style

Ferré (1916-1993), Léo et l'anarchie, l' « Anarchie, avec un grand A comme Amour » (*Amour Anarchie*, comme il titrait un disque fameux), c'est avant tout cette chanson unique, magnifique, manifeste : *Les Anarchistes*.

Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent
La plupart Espagnols allez savoir pourquoi
Faut croire qu'en Espagne on ne les comprend pas
Les anarchistes²⁸⁵...

Pose d'esthète, sujet de chanson ? Non, Ferré est peut-être notre seul vrai chanteur anarchiste – et écrivain. Ainsi son « Introduction à l'anarchie » :

L'anarchie est la formulation politique du désespoir. Une morale de l'anarchie ne peut se concevoir que dans le refus. C'est en refusant que nous créons. C'est en refusant que nous nous mettons dans une situation d'attente, et le taux d'agressivité que recèle notre prise de position, notre négativité est la mesure même de l'agressivité inverse : tout est fonction des pôles. [...]

L'anarchie, cela vient du dedans. Il n'y a pas de modèle d'anarchie, aucune définition non plus. Définir, c'est s'avouer vaincu d'avance.

Politiquement, la solitude est un non-sens. Il n'y a même pas de quoi faire un solitaire dans l'arsenal démocratique. L'isoloir est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de Ford Madox Brown qui donnera une postérité artistique au mouvement. Né à Calais en 1821, après des études à Paris où il découvre Delacroix, Madox Brown se forme à Bruges, Gand et surtout Anvers où la rencontre des œuvres des primitifs flamands le bouleverse. Avant de gagner Londres, sa patrie qu'il connaît en réalité très peu, il passe huit mois à Rome où a lieu la rencontre décisive avec Overbeck et Cornélius – qui sont déjà entrés dans la maturité. Ils influenceront fortement sa technique mais aussi et surtout sa conception générale de l'art : Brown en dégage un refus de généralisation systématique des formes. Il croit désormais que l'art ne peut être sauvé que par la recherche d'une expression individuelle. À Rome, il ébaucha *The Seeds and Fruits of English Poetry* (« Les semences et les fruits de la poésie anglaise ») dont l'encadrement gothique, la symétrie et le modelé minimal témoignent directement l'influence des nazaréens sur lui. À son retour en Angleterre, il manifeste de plus en plus son goût pour la peinture archaïsante et définit sa manière, sous le nom d'Early Christian style. Ce qui attirera à lui le jeune Dante Gabriel Rossetti, Anglais aux origines italiennes, qui ne tarde pas à lui faire rencontrer les jeunes fondateurs du mouvement préraphaélite William Holman Hunt et John Everett Millais. Ensemble, ils remonteront de plus en plus vers leurs modèles du XV^e siècle, comme Botticelli, cet homme qui brûla ses nus sous les objurgations du grand Savonarole, théocrate de Florence – qui fit un des premiers essais de démocratie directe au Moyen Âge. Brown, s'il ne peut être considéré *stricto sensu* comme un préraphaélite leur transmet pourtant l'amour de la mystique que lui avaient inoculé ses premiers maîtres nazaréens.

Le détour par le Moyen Âge finissant de tous ces maîtres de la tradition obscure du XIX^e siècle n'est pas du tout le signe de

leur abstraction hors des grandes questions de leur époque : il semble évident que c'est au contraire un essai pour aider à les résoudre.

Ainsi donc, si les nazaréens, partis de Schlegel et Novalis, ne furent eux-mêmes engagés dans des combats politiques, ils ont tissé par la bande une esthétique de la résistance à l'ordre moderne, capitaliste et technicien, dont ils furent les témoins désengagés de la naissance. C'est à Rome que ces grands inventeurs, ou réinventeurs, se réfugièrent, sous l'aile de l'*alma mater*, l'Église catholique dont les papes Léon XII ou Pie IX avaient commencé d'élever la voix, et quelle voix !, contre la libéralisation du monde. Manière de luddites de la peinture, les nazaréens tentent de recouvrer ce qui échappe à l'Occidental depuis la Renaissance, l'anonymat de l'artiste qui, émerveillé devant la création et rempli de gratitude envers son Créateur, pense son travail comme un service inutile, à la frontière de la louange et de l'artisanat. Et c'est pour cette raison profonde qu'un nouveau principe d'anarchie, principalement anglais, prendra forme en leur sein. C'est pour cette raison étonnante que le mouvement de contestation économique le plus original, le plus intéressant du XX^e siècle plongera ses racines dans le songe médiéval de quelques peintres : le distributisme, radicale contestation de l'État, projet d'organisation de la société par la base dans une soif de liberté maximale, répudiant du même coup étatisme et libéralisme, qui mérite à ce titre d'être rangé parmi les multiples ramifications de l'anarchisme. Et comme sa ramure la plus aboutie sans doute.

Rossetti, qui passa comme un météore dans le siècle, né à Londres en 1828 d'une famille italienne émigrée, famille où tout le monde était poète, conjugua les talents d'écrivain et de peintre, ce qui fait de lui comme le théoricien des préraphaélites.

Ceux-là encore, comme les nazaréens, se constituent en confrérie, mettant au jour leur inspiration chrétienne médiévale. Comme les premiers romantiques et comme leur nom l'indique, les préraphaélites, sont à la recherche, contre ce siècle dur et technicien, d'une beauté idéale qui leur paraît avoir été incarnée par les arts romans et gothiques et surtout par le Trecento italien.

Rossetti vient d'écrire *La demoiselle élue* dans le style de Keats lorsqu'il rencontre William Holman Hunt qui, lui-même, est en train d'illustrer d'un tableau un poème de Keats, *La veille de la Sainte-Agnès*. C'est donc sous le signe de ce romantisme ardent et, dans la lignée de Shelley, proto-anarchiste (on se souvient de sa *Mascarade de l'Anarchie*) qu'est baptisée la Confrérie des préraphaélites. Un soir de 1847, alors qu'ils débattent de la *Transfiguration* de Raphaël, ils tombent d'accord pour s'élever là-contre : « Nous la condamnions pour son dédain grandiose de la simplicité et de la vérité, pour les poses pompeuses des Apôtres et les attitudes du Sauveur, contraires à une spiritualité vraie. »

Ce tableau avait, à leurs yeux, marqué un pas décisif vers la décadence de l'art à l'époque de la Renaissance italienne. Mais le caractère foncièrement déséquilibré de Dante Rossetti va bientôt priver la confrérie naissante de son appui. Entre-temps, il aura pourtant réalisé parmi les plus grandes œuvres de ce courant, comme sa *Beata Beatrix*, inspirée de *La divine comédie*, où il idéalise son épouse décédée. Le hiératisme des poses, la juxtaposition de couleurs primaires font le génie de cette réaction artistique au mitan du XIX^e siècle.

L'histoire des préraphaélites continue sous la houlette de William Holman Hunt et John Everett Millais. Contre la sclérose du conformisme académique, ils poursuivent leur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nécessaire, spirituelle, économique et sociale, du monde qui vient. C'est pourquoi la révélation, le choc, quand ils se manifesteront enfin, seront brutaux : ils eurent lieu sans doute avec Van Gogh et Gauguin. Entre Van Gogh et Gauguin, même pourrait-on dire, puisque l'on sait quelle violente querelle les opposa à Arles, où une oreille fut coupée pour l'éternité. Annexés un temps par un impressionnisme en fin de course, ces deux malgré-nous y virent plus vraisemblablement l'occasion de trouver un public qu'ils n'adhérèrent réellement aux thèses des disciples de Monet et Manet.

Gauguin, peintre rebelle, s'évertua à définir une nouvelle forme d'art sans pour autant parvenir à faire école. Pourtant, l'influence de ce monstre fut profonde sur ses successeurs. L'autodidacte qui eut pu vivre la vie d'un banquier plein aux as ruinant sa santé à ruiner celle des autres, et qui se trouva préférer celle d'un génie aventurier et assez peu doué de scrupules, n'avait pas, c'est le moins qu'on puisse dire, la culture et l'éducation picturale d'un préraphaélite ou d'un Ruskin. Mais la nature profonde de l'homme est intuitive : pressentant la vacuité de son siècle bourgeois, il balance tout par-dessus bord, amis, famille, femme et enfants pour mener à Tahiti, à Pont-Aven puis finalement aux îles Marquises la vie d'un vagabond parfois débauché, parfois sérieux qui sait son existence enchaînée à la peinture. Sauvage et ravagé, comme le dit justement Belinda Thomson, « dans sa tenue comme dans ses manières, Gauguin esquiva progressivement les devoirs de la société bourgeoise et l'étroitesse de ses attentes en matière d'art, justifiant ses changements par des compulsions innées, par des incompatibilités de sang et de race, par sa nature sauvage²⁹⁸ ».

Il révolutionne l'art de la couleur, ne reculant jamais devant des juxtapositions qui font frémir le premier regard, tant qu'elles

lui semblent correspondre à ce qu'il voit. Anarchiste autant que nourri de catholicisme, antisémite à ses sombres heures, peignant des Tahitiennes prépubères comme un autoportrait au Christ jaune sans égard pour les conventions, Gauguin révèle dans la mise en scène de lui-même ses sentiments d'écorché vif devant l'horreur du monde. Il est une fois un Indien, une fois « Le Christ au jardin des Oliviers » : partout il souffre, partout il est vaincu, partout le désordre le rattrape, mais partout il résiste. Seules la révolte, la nature sauvage et la mystique conviennent à son immense débauche. S'il n'est au final le théoricien de rien, ni d'un art nouveau – quoiqu'il en pratique un de fait – ni du salut, ni de la révolution, il verse, selon l'incitation de Flaubert, un peu d'eau de vie sur ce siècle d'eau sucrée. Détonation initiale de la longue mèche qui mène à la dynamite du XX^e siècle. Vagabond chimérique ayant maille à partir avec l'administration coloniale, organisateur de gynécées de vahinés à son seul usage, il est ce Rimbaud de la peinture quêteant un Éden impossible loin de ce Paris qu'il hait de ne l'avoir pas assez aimé. C'est un chemin de croix du diable, annonçant comme chez un Huysmans les heures bienheureuses de la conversion, de l'art et de l'âme en même temps retrouvés. Mais une conversion dans la communion des saints, car si elle vient, ce n'est pas pour lui. Pourtant, elle vint car sans l'immense Gauguin il n'y eut pas eu les fauves, pas de Matisse, pas de Vlaminck, non plus que les nabis et pas d'art révolutionnaire chrétien au XX^e siècle où s'illustrèrent notamment ses admirateurs Maurice Denis et Georges Rouault.

Il est évident que Van Gogh, son exact contemporain, ne le lui cède en rien, ni pour la folie, ni pour le génie, ni pour la contemplation active. Cet autre violent cherche aussi à s'emparer du Royaume. Sans surprise, fils de prédicateur, le petit Vincent

ne rêvait que d'emboîter le pas paternel. Si Gauguin est un Rimbaud, lui est un genre de Benoît-Joseph Labre au naturel. Longtemps considéré comme un simplet, un « chrétien », comme l'on disait alors avant d'adopter définitivement le doux terme de crétin, il ne sut jamais s'attarder ni à son apparence ni à ses relations avec les autres. Choquant de nature et malgré lui, on le lui en tint longtemps rigueur quand il n'y pouvait rien, déjà aspiré par un autre monde. Il dessine et rien d'autre. Dyslexique, le séminaire lui était interdit, et il n'eut pas la chance, ou la grâce, d'un Joseph de Cupertino ou d'un Jean-Marie Vianney, de passer entre les mailles du filet clérical. Pourtant, têtu, le jeune homme se fait pasteur laïque : voilà qu'il court assister les pauvres, les miséreux, les démunis de sa région de Belgique, s'identifiant totalement aux mineurs surexploités de l'époque. C'est un *Germinal* aux accents christiques. Mais voilà que des hommes d'ordre, des personnages de pouvoir inspectent le ministère du bon monsieur Vincent : crasse, mal peigné, presque franciscain, il fait peur. Le proto-prêtre-ouvrier est remercié sur le champ et renvoyé à sa solitude. Alors il peint, notamment cette *Nature morte avec la Bible* où le saint livre jouxtera une chandelle éteinte... Il peint ces tableaux incroyables, ces églises oranges et violettes dont alors personne ne veut et que les marchands contemporains négocient à prix d'or. Là où est le corps, là sont les vautours. À 37 ans, dans un village proche Paris, il se tire une balle dans la tête.

Gauguin, le satyre impuissant à violer le monde, et Van Gogh, le saint François qui peint des églises au lieu de les réparer, ne sont malgré leur échec pas restés sans postérité. Il n'est pas absurde de voir dans les nabis l'équivalent français des préraphaélites et d'Arts & Crafts : la même haine de l'académisme, la même recherche de la forme pure, de la ligne adamantine, le même saut par-dessus les frontières artificieuses

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

artistiques d'une vision anarchiste du monde.

Dada prend forme au moment où l'anarchie politique a atteint son comble, par le nombre de ses adeptes comme par l'utilisation toujours grandissante de la violence terroriste. Paradoxalement, on peut dire que c'est la révolution de 1917 qui sonnera le glas de l'anarchie politique. Il est curieux aussi de noter que Lénine fut, à Zürich, un voisin du Cabaret Voltaire, peu avant de prendre le pouvoir en Russie. Tzara se vantera d'ailleurs plus tard d'avoir à cette époque joué aux échecs avec Vladimir Oulianov...

Quoi qu'il en soit, Dada représente l'équivalent artistique – réussi pour lui – du bouleversement du pouvoir que recherchait alors l'anarchie :

Dans la sphère du pouvoir symbolique qu'allait représenter Dada aussi bien à Berlin que Zürich, il allait bien s'agir de frapper les esprits par le bouleversement de tous les codes littéraires et poétiques existants, de faire exploser donc l'ordre du monde dans sa réalité sociale, sans qu'il soit certain que l'objectif de cette explosion était la « recomposition radicale des éléments qui le composent ».

Généalogiquement, Dada plonge aussi ses racines dans la mouvance intellectuelle et « bohème » qui se forme autour de Gustav Landauer ou Erich Mühsam. Proches des expressionnistes, ces deux-là fondèrent une culture insurrectionnelle dans toute l'Allemagne d'avant la Grande Guerre. Landauer, notamment, peut être conçu comme le trait d'union entre les premiers romantiques allemands et dada. Féru du Moyen Âge dans la lignée de Kropotkine, pacifiste comme Tolstoï, il prône la « communauté par le retrait » depuis laquelle l'artiste, retrouvant sa véritable vocation créatrice tel un ermite

ou un moine, peut faire exploser le monde ancien et permettre aux hommes de renouer entre eux par la reconnaissance de la fraternité qu'ils n'avaient pas entièrement perdue, mais oubliée au fond d'eux-mêmes. De même, Mühsam, poète anarchiste, influera nettement sur la formation du jeune Ball. Parallèlement à Arts & Crafts de William Morris et à la pensée chestertonienne en Angleterre, parallèlement à la « tradition révolutionnaire » d'un Péguy, ces hommes furent les grands passeurs entre un XIX^e siècle finissant qui souhaitait renouer avec la guilde, la corporation, l'artisanat médiévaux et le détonateur hypermoderne que fut Dada.

Ainsi le dadaïsme, même s'il prit ses distances avec l'expressionnisme, se reconnut dans son appel à une révolte totale contre l'ordre établi. Cette révolte s'affirme aussi contre le nationalisme prussien et wilhelmien. La première guerre mondiale devait, hélas, leur donner raison. Avec Margantin, il faut donc comprendre qu'il s'agit en l'occurrence de « renverser la perspective selon laquelle l'artiste moderne se serait engagé à un moment donné dans la lutte révolutionnaire, et essayer de comprendre comment, dans des circonstances historiques précises, l'écriture dadaïste, fut l'expression la plus forte de l'art comme politique, mais comme politique d'un individu désaliéné de l'État et de toutes les "vérités" collectives, d'un individu en chemin vers la liberté et prêt à tout lui sacrifier ». On voit bien la différence avec le futur surréalisme qui se saisit *a posteriori* du communisme stalinien comme arme de destruction massive.

La revue *Révolution*, à laquelle collaborèrent notamment Hugo Ball et Richard Huelsenbeck, donne le ton dès 1913 par un texte d'Erich Mühsam :

La révolution est un mouvement entre deux conditions. Qu'on ne se représente pas un lent mouvement rotatoire, mais une

éruption volcanique, l'explosion d'une bombe, ou bien encore une nonne en train de se déshabiller. [...] Quelques synonymes pour la révolution : Dieu, vie, rut, ivresse, chaos. Laissez-nous être chaotiques !

C'est du dada tout craché, et l'on n'y voit pas sans étonnement réapparaître cette figure de « Dieu » qui n'a cessé de hanter l'anarchie. Ball y adhérera complètement, non seulement comme voie artistique et révolutionnaire, mais comme foi véritable.

L'anarchie du verbe dadaïste qui prône l'absurdité de l'infinie liberté appelle d'emblée son négatif, c'est-à-dire la reconstruction post-babélie. Le bruit des langues (dada hum dada) qui s'agitent en tous sens dans une palilalie terrifiante est le signal de la présence du verbe, d'un autre Verbe qu'incessamment ces fous recherchèrent. Puisque Dieu existe, tout est possible : « Dada ! Car nous sommes – antidadaïstes ! » Pour Dada, comme pour toutes les révoltes artistiques de cette époque dont on a oublié les leçons, il s'agissait de chercher avant tout « à produire l'explosion spirituelle ». Dans ce moment de grâce qui n'eut lieu peut-être qu'une fois au XX^e siècle, Ball mène savamment la danse des fous. On le voit, engoncé dans un costume cubiste en carton, lire des poèmes. « Il était immobile, comme une tour (il lui était impossible de bouger dans son costume de carton) devant cette foule de jolies filles et de petits-bourgeois sérieux qui éclataient de rire et applaudissaient en riant, immobile comme Savonarole, fantastique et pur », racontera Hans Richter, autre disciple de l'anarchie totale. Richter toujours témoigne de la tension entre les personnages du drame qui accoucha de ce fantastique inédit : « Comme Tzara était un individualiste – et plutôt dans un certain sens un cynique –, Ball était idéaliste et comme il l'a

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

le service, le sacrifice ou l'ascèse.

Platon disait que le beau est la splendeur du vrai. Il n'y a pas de beauté en dehors de la vérité, mais rares sont ceux qui discernent la beauté qui émane de la vérité. Pour Gandhi :

La Vérité doit être cherchée en premier ; la Beauté et la Bonté vous seront alors données par surcroît. Tel est le véritable enseignement du Christ dans le Sermon sur la Montagne. [...] Je refuse de servir l'Inde aux dépens de la Vérité ou de Dieu. Car celui qui commence par sacrifier la Vérité finit par trahir son pays.

Gandhi s'écarte définitivement de tous les totalitarismes comme de tous les libéralismes en renouant la morale de l'acte à celle de l'intention : « Les moyens sont comme la graine et la fin comme l'arbre. Le rapport est aussi inéluctable entre la fin et les moyens qu'entre l'arbre et la semence... On récolte exactement ce que l'on sème. » Un « on » collectif : « Si nous sommes tous fils du même Dieu et participons à la même nature divine, il faut bien que nous soyons solidaires du péché de chacun, qu'il nous soit proche ou non. »

Sa morale est celle des Anciens, et celle de la scolastique : « D'un mal il sort souvent un bien. Mais c'est à Dieu, et non à l'homme, à en décider. L'homme doit simplement savoir que le mal vient du mal. Comme le bien s'explique, de son côté, par le bien... » La vérité doit être dite, même si elle paraît dure à entendre et impopulaire : « Il faut faire son devoir sans se soucier de l'opinion des autres. »

Démocrate, oui, mais pas au sens du libéralisme ni du relativisme sur les valeurs – ni au sens de la tyrannie de la majorité, ni du consensualisme ou du conformisme. Démocratie, oui, mais fondée sur le roc de la vérité : « Une erreur ne devient

pas vérité parce que tout le monde y croit, pas plus qu'une vérité ne peut devenir une erreur lorsque personne n'y adhère. »

D'un point de vue positif, l'*ahimsa* signifie non seulement une absence de violence, mais un maximum d'amour, une charité parfaite. Si je suis non-violent, je dois aimer mon ennemi.

Ce n'est pas être non-violent que de se contenter d'aimer ceux qui nous aiment. La non-violence commence à partir de l'instant où l'on aime ceux qui nous haïssent. [...] La non-violence est la plus grande force que l'humanité ait à sa disposition. De même qu'il faut apprendre à tuer pour pratiquer l'art de la violence, de même on doit savoir se préparer à mourir pour s'entraîner à la non-violence.

Comment ? En prenant sa croix : « Je me suis aperçu que les nations, tout comme les individus, ne trouvent leur accomplissement qu'en passant par l'agonie de la Croix. »

Il s'agit, comme René Girard l'a montré pour le Christ, de rompre l'emballage violent de la rivalité mimétique pour le transformer en émulation dans le bien, en exemplarité positive. La non-violence doit être l'objet d'une foi vivante, nous dit Gandhi, et non d'une seule adhésion intellectuelle. Foi vivante, c'est-à-dire pratique, pratiquante – à l'œuvre.

Mais la non-violence est tout le contraire de la passivité – car être passif signifie être complice de l'injustice et de la violence établie : « On ne peut pas être vraiment non violent et rester passif devant les injustices sociales. »

Adopter le principe de non-violence oblige à se détourner de toute forme d'exploitation. Il ne s'agit en rien d'inaction face à l'empire de la haine, de la violence, de l'injustice, de l'exploitation :

Il ne s'agit nullement d'une soumission servile à la volonté du tyran, mais de s'opposer de toute son âme à ses méfaits. En respectant cette loi de notre être, un seul individu peut arriver à défier la puissance d'un empire fondé sur l'injustice et, tout en sauvant son honneur, sa religion et son âme, il parviendra à ébranler les assises de cet empire ou à promouvoir sa renaissance.

De même que la sainteté, la non-violence est un idéal concret toujours à reconquérir. Pour Gandhi, il est impossible d'éviter toute violence, et aucune institution ne peut rendre la non-violence obligatoire. Elle est de l'ordre du précepte plutôt que du commandement. Pour qu'il y ait violence, il faut que la pensée, le mot ou l'acte contienne une intention violente, l'intention de nuire à celui qu'on appelle l'adversaire. C'est cette tension, cette conversion, ce retournement permanent de la violence en amour, de la colère en témoignage, qui est la dynamique de la sainteté. Et seuls les violents s'en emparent – qui savent se faire violence. « La non-violence suppose avant tout qu'on est capable de se battre... Mais c'est le pardon qui est supérieur à tout. »

La non-violence est virile :

Le chemin du Seigneur est ouvert aux héros et fermé aux lâches. [...] Je ne peux que préférer la violence à l'attitude de celui qui s'enfuit par lâcheté. Je n'hésite pas à dire que là où le choix existe seulement entre la lâcheté et la violence, il faut se décider pour la solution violente. Je préférerais mille fois prendre le risque de recourir à la violence plutôt que de voir émasculer toute une race.

On est loin de la caricature pacifiste qui est généralement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

nazie et au Japon impérialiste pour obtenir l'indépendance de l'Inde³¹⁸. Le socialisme de Gandhi, lui, est non-étatique : il est vraiment social avant que d'être politique. C'est l'auto-organisation sociale et l'autogestion économique qui fondent l'autonomie politique et permettent l'auto-émancipation. Loin de toucher les seuls Hindous, la vision gandhienne prend aussi chez les musulmans : ainsi, aux frontières de l'Inde, le grand chef pathan Abdul Ghaffar Khan, « Badshah Khan », personnage colossal et remarquable, partisan convaincu de la non-violence et surnommé le « Gandhi des frontières », chef d'une armée de la paix de plus de cent mille volontaires, subira la répression et la prison anglaise puis pakistanaise.

Le 30 janvier 1948, ayant subi plusieurs menaces et tentatives d'assassinat mais refusant toute protection, Gandhi est abattu par un militant nationaliste hindou du RSS alors qu'il se rend à la prière. Ses derniers mots sont : *He Rama* (Ô Dieu). Il laisse derrière lui une œuvre vivante et de nombreux disciples pour la perpétuer dans une Inde libre – mais non libérée de toutes ses injustices. Aujourd'hui complètement ignoré en Occident, Vinoba est l'un d'entre eux, et son principal successeur, auquel il avait dit dans une vision prémonitoire :

Le Gouverneur, le Juge, le Chef de police indien serait-il plus honnête, plus capable, plus humain que le Gouverneur, le Juge, le Chef de police britannique, et moins étranger ? J'en doute fort. Il n'est d'ailleurs aucun besoin que ces instruments d'oppression soient dans la main des méchants pour qu'ils fassent du mal. Ils en font d'autant plus que le fonctionnaire est plus intègre, plus habile et plus zélé³¹⁹.

La libération ne fait que commencer.

Le roi des pauvres

Presque vingt ans après sa visite à Gandhi, Lanza del Vasto part à la rencontre de son fils spirituel, Vinoba Bhave, dont il fait un vivant portrait³²⁰. Vinoba (1895-1982) reçoit très jeune la leçon de Gandhi, qu'il rejoint pour en devenir un des plus proches disciples. L'enseignement du rouet le frappe de plein fouet :

Même s'il bouge il est mort, maintenant, le village. Sa vie, c'était de tourner librement autour de son propre moyeu comme cette petite roue. Le village autrefois suffisait à tous ses besoins et se gouvernait tout seul. Le *Panchâyat* ou Conseil des Cinq (comme les doigts de la main) tenait le gouvernail et la direction unique pour le bien de tous. Travaux, projets, provisions, échanges, procès, il réglait tout sans frais et sans retard en pleine connaissance de cause. Les grands Empires ont pu s'édifier et se défaire parmi les incendies et le sang, mais sans ébranler l'humble souveraineté des villages, refuges des antiques traditions et sources de vie authentiques³²¹.

Le *panchâyat* que saluait en ces termes l'Anglais Sir Charles Metcalfe en 1830 : « Cette union du village formant un petit État en soi et qui semble avoir duré là où rien ne dure, est à un haut degré favorable au bonheur et à la jouissance d'une grande part de liberté... » L'humble souveraineté des villages – voilà tout le programme gandhien. « C'est un trésor de sagesse rustique, et cette mesure, la voici : que tu dois faire de tes mains ce dont tu as besoin, et te contenter de ce que ta main sait faire ou de son exact équivalent. Tout le reste est abus³²². »

Ora et labora – voilà toute la vie.

L'abus occidental qui s'étend au monde entier, c'est la lecture tronquée des débuts de la Bible :

Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front est dans la Bible le premier des commandements de Dieu, comme le remarque Tolstoï, et il est bien étonnant qu'il soit à peu près le seul à remarquer une chose si évidente. Tous les civilisés agissent comme si Dieu n'avait rien dit. Ils cherchent la manière de manger le pain sans suer, et ils en arrivent à la conclusion logique qu'ils vont, par la force ou par la ruse, faire suer quelqu'un d'autre à leur place. Tous ceux qui sont forts et intelligents y parviendront, parviendront au loisir, au plaisir, à l'abondance, à la gloire, tandis que le fardeau du travail dont tout le monde, sans exception, profite, ira peser sur les plus faibles et les plus bêtes. La civilisation est un appareil construit au mépris de Dieu et de son commandement, pour maintenir cet état de choses. Le Gouvernement, la Loi, la Police, l'Armée, la prison pour les voleurs et pour les révolutionnaires et la Croix pour le Christ servent à maintenir cet état de choses³²³.

La prison, Vinoba la connaîtra pour insoumission sous occupation anglaise, où il écrira les *Principes de l'indépendance* ou *Swaraj-Sâstras*. Car l'amour est révolutionnaire :

On ne peut pas aimer et demeurer dans l'abus. La première chose que je fais pour l'amour de moi-même, c'est de me donner à faire pour me nourrir et me vêtir, et si j'aime mon prochain comme moi-même, la première, la plus urgente, mais non la seule chose à faire, c'est de travailler pour nourrir ceux qui ont faim et habiller ceux qui sont nus³²⁴.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que je désire. Et moi aussitôt je découvre que je ne suis rien, que je n'ai jamais rien fait, que je ne désire rien, sinon demeurer ainsi à son ombre. Le voici devant mes yeux celui qui, seul dans le désert de ce siècle, a montré une pointe de verdure. Celui qui sait la dure loi de l'amour, dure et claire comme le diamant. Le capitaine des désarmés, le père des parias, celui qui règne par droit divin de sainteté. Il est venu nous montrer le pouvoir sur cette terre de l'Innocence absolue. Il est venu prouver qu'elle peut arrêter les machines, tenir tête aux canons, mettre en péril un empire. Il est venu sur terre nous porter cette nouvelle de l'au-delà où rien ne change. Cette vérité-là nous la savions depuis toujours, nous Chrétiens. Mais elle était restée chez nous si dépareillée, si étrangement contraire à tout ce que le monde et les hommes nous ont enseigné que nous ne savions qu'en faire. Nous la tenions entre des murs d'église et dans l'ombre du cœur. Il a fallu qu'il vînt, lui, l'Hindou, nous apprendre ce que nous savions depuis toujours. Et tandis que le vieil homme m'interroge et me sourit, je me tais ; je fais effort pour ne pas pleurer³⁵¹.

De cette rencontre, Lanza va rapatrier en Occident et en chrétienté la non-violence, cette traduction un peu fade des concepts indiens et gandhiens d'*ahimsa* : non-nuisance, innocuité, innocence (on songera ici au *primum non nocere* d'Hippocrate, père de la médecine : « d'abord ne pas nuire », que la société industrielle ferait bien d'appliquer), donc une certaine forme d'écologisme (ainsi prie l'Arche : « Donne-nous, Seigneur, le respect émerveillé et miséricordieux de tout ce qui vit. ») ; et surtout la *satyâgraha* : force de la vérité. Rapatriement de concepts pourtant inhérents au christianisme, et que seul un retour à l'Évangile peut vivifier, ressusciter : ainsi de l'épopée franciscaine dont le pacifisme changea, *via* le tiers-

ordre, la face de l'Italie.

Claude-Henri Rocquet nous rappelle combien Lanza fut chrétien et chrétienne son œuvre.

C'est en chrétien que Lanza est allé vers Gandhi chercher auprès de lui, dans son exemple, son action, la clef de l'Évangile dont l'Occident semble avoir perdu la mémoire. En chrétien qu'il étudie les livres sacrés de l'Inde et s'exerce au yoga. Nul syncrétisme, nul éclectisme, aucune confusion. Lorsqu'il s'initie aux disciplines anciennes de l'Inde, son maître lui donne pour objet de méditation, de concentration, la croix³⁵².

Les principes et préceptes du retour à l'évidence se terminent ainsi :

Relis chaque jour une page de l'Évangile. Tu verras qu'il n'y a rien de nouveau à dire sur l'évidence. Que chaque jour la même parole t'émeuve avec un son original. Original est ce qui porte le goût de la source. Le reste n'est pas original, même dit pour la première fois. Encore, Seigneur Jésus, redis encore l'amour, la vérité qui seule nous est chère. Redis, car nous craignons toujours de n'avoir pas bien entendu. Redis, car nous voulons entendre encore. Testament écrit avec le sang. Scellé par le sceau de la croix. Les livres ainsi faits, emporte-les dans tous tes chemins, Ami. Ils ne pèseront pas trop dans ta besace³⁵³.

L'Arche – dont les figures tutélaires et les grandes fêtes sont celles de Noé, bien sûr, mais surtout du Précurseur, Jean Baptiste, son saint patron – sera le grand-œuvre de Lanza del Vasto, avec ses écrits et les combats de la non-violence : contre la torture et la terreur en Algérie, contre le militarisme au Larzac, contre le nucléaire, etc. Jeûnes de protestation et de

solidarité, activisme non violent, solidarité avec les pauvres, les exclus, les victimes – il faudrait refaire toute l’histoire de l’Arche et de Lanza³⁵⁴. Dans ces luttes pour la justice et la paix, il croisera le chemin de François Mauriac, Louis Massignon, et quelques autres chrétiens engagés – que l’on n’appelait pas encore « cathos de gauche » ou « progressistes ». De gauche, Lanza ? Progressiste ? Ce serait ironique, pour lui qui conspuait le « Progrès » et qui prônait la droiture. De droite, alors ? Laissons ces classifications réductrices et hasardeuses à ceux qui n’ont rien d’autre à faire. Comme tous les esprits libres, Lanza est inclassable, sa cohérence personnelle fait sauter les systèmes. La vérité, la liberté ne sont ni de droite ni de gauche. « Ni gauche ni droite : anarchie » pourrait être le slogan des personnalités rencontrées dans ce livre. Mais pas plus qu’elles toutes, l’anarchie ne se réduit à un slogan, ni la liberté à l’anarchie. Nous sentons bien, en croisant Lanza comme tant d’autres, que le terme anarchisme est réducteur, dont ils ne se réclamaient pas. Lanza est plutôt « archiste », « archaïste », même – pensant que seul un retour aux *archè* (l’Arche...), aux structures et aux vérités fondamentales, sauverait l’homme et sa liberté.

La première action non violente, c’est en Sicile, la terre des origines, qu’il la mène aux côtés de Danilo Dolci. Qui se souvient de lui aujourd’hui ? Pourtant, cet autodidacte, cet inspiré, est l’un des pères fondateurs du militantisme non violent, qui évoquait ainsi l’irrésistible puissance de la non-violence : « On n’arrête pas le printemps avec des fusils. » L’une des plaies de la Sicile était le chômage. Comment des chômeurs feraient-ils grève ? La constitution italienne affirme que le travail est un devoir de tout citoyen. Dolci invente « la grève à rebours » – une grève du zèle, en quelque sorte. Des chômeurs

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme celle d'un autre Précurseur :

Je souscris de grand cœur à la devise selon laquelle « le meilleur gouvernement est celui qui gouverne le moins » et j'aimerais la voir mettre en pratique plus rapidement et plus systématiquement. À la limite, son sens finit par se réduire à l'énoncé suivant auquel j'adhère aussi : « Le meilleur gouvernement est celui qui ne gouverne pas du tout », et quand les hommes y seront préparés, ce sera le genre de gouvernement qu'ils auront. Au mieux, le gouvernement est un pis-aller, mais la plupart des gouvernements sont souvent inutiles et tous les gouvernements le sont de temps en temps. [...] Cependant, pour parler concrètement et tenir un discours de citoyen, à la différence de ces militants qui refusent l'idée même de gouvernement, je demande, non pas la suppression immédiate du gouvernement, mais immédiatement l'instauration d'un meilleur gouvernement³⁶⁹.

Et il identifie formellement la démocratie du suffrage et du nombre à l'exercice tyrannique de la force :

Un gouvernement où la majorité exerce son pouvoir en toutes circonstances ne peut être fondé sur la justice, même dans les limites de la compréhension humaine. Ne peut-il exister un gouvernement au sein duquel ce ne soient pas les majorités qui déterminent de fait ce qui est bien et ce qui est mal, mais bien plutôt la conscience ? Un gouvernement qui ne trancherait que les questions relevant de l'opportunité ? Faut-il que le citoyen abandonne le moindre de sa conscience au législateur, ne serait-ce qu'un instant ? À quoi sert-il d'avoir une conscience alors³⁷⁰ ?

Thoreau décrit ainsi un type d'homme qui a renoncé à sa liberté et à son humanité en travaillant au service de l'État – constat qui fait frémir dans nos sociétés de fonctionnaires :

C'est ainsi que la masse des hommes sert l'État, non pas surtout en qualité d'hommes mais comme des machines, avec leur corps. Ils constituent l'armée permanente et la milice, les geôliers, les gendarmes, un détachement de la force publique, etc. Dans la plupart des cas, ils n'exercent pas librement leur faculté de jugement ni leur sens moral ; ils se ravalent ainsi au niveau du bois, de la terre et des cailloux ; peut-être qu'on pourrait fabriquer des personnages de bois qui feraient tout aussi bien l'affaire. Ils n'inspirent pas plus de respect que les bonhommes de paille ou les simples mottes de terre. Ils ont autant de valeur que les chevaux ou les chiens. Et pourtant, ils ont l'estime de tous et sont reconnus comme de bons citoyens. D'autres – comme la plupart des législateurs, politiciens, hommes de loi, ministres, fonctionnaires – servent l'État principalement avec leur tête. Et comme ils ne font guère de distinctions morales, ils sont tout autant susceptibles de servir le diable, sans en avoir l'intention, que Dieu. Un petit nombre d'entre eux – les héros, les patriotes, les martyrs, les réformateurs au sens noble du terme et les hommes – servent aussi l'État avec leur conscience et donc nécessairement lui résistent la plupart du temps, ce qui leur vaut d'être communément traités en ennemis par celui-ci³⁷¹.

Son travail existentiel et intellectuel accouche d'une sécession morale, d'une insurrection des consciences :

Je pense que nous devons d'abord être des hommes avant d'être des sujets. Il n'est pas souhaitable d'éprouver à l'endroit de la loi un aussi grand respect qu'à l'égard du bien. La seule

obligation qui m'incombe est de faire à tout moment ce que je considère être le bien. On dit à juste titre que les hommes en groupe n'ont pas de conscience ; en revanche, un groupe d'hommes consciencieux est un groupe doté d'une conscience³⁷².

Thoreau, quoi que son ennemi principal soit l'État, sait qu'il n'a non plus rien à attendre des libéraux, ceux-là qui subordonnent même la question de la liberté à celle du libre-échange.

Amoureux invétéré de la liberté, rien ne lui répugne plus que le jeu faussé de la démocratie représentative, qui salit l'homme jusque dans son âme :

Tout vote est une sorte de jeu, comme les échecs ou le jacquet, agrémenté d'un petit relent de moralité : le bien ou le mal, les questions morales en sont les enjeux et tout naturellement quand on joue, il faut parier. En revanche, la personnalité des votants n'est pas en jeu. J'exprime mon suffrage si possible suivant l'idée que je me fais de la justice. Mais il n'est pas vital pour moi que ce soit cette idée qui l'emporte et j'abandonne volontiers le triomphe à la majorité. Son obligation par conséquent ne va jamais au-delà des limites de l'opportunisme. Du reste, voter pour la justice ne signifie pas agir en sa faveur. Ce n'est que l'expression publique timide de votre désir de la voir triompher. Le sage n'abandonne pas la cause de la justice aux caprices du hasard ni ne souhaite qu'elle l'emporte par le pouvoir de la majorité³⁷³.

La question est pour lui, comme pour toute la vie, morale, c'est-à-dire ce qui est le plus indifférent au contemporain : « On commence par rougir de son péché, puis on y est indifférent ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

liberté politique. « C'est plutôt le héros lui-même qui par l'acte de dominer et de se dominer, aide tous les autres en permettant à l'idée de liberté de triompher⁴⁰⁷. »

« Ce n'est pas le peuple, mais l'homme qui est souverain. » Inspiré de Stirner, le seul État que reconnaît Jünger, c'est l'État intérieur. « L'état d'anarchie est en fait l'état que chaque homme porte en lui. » L'anarchie ne joue pas le jeu – ou joue son jeu. Ce n'est pas tant un déserteur qu'un réserviste. « L'anarchie n'est pas non plus un individualiste. » Pas libéral-libertaire. Jünger précise : « Je ne suis pas un libéral, du moins pas au sens où il faut se mettre ensemble pour cela et voter. On porte sa liberté en soi-même ; une bonne tête la réalise sous chaque régime. [...] Bien qu'anarchie, je ne suis pas, pour autant, ennemi de l'autorité⁴⁰⁸. »

Il l'incarne plutôt – autorité personnelle, naturelle. Contre-pouvoir. Mais il ne s'agit pas d'être de ces kantien dont Péguy dit qu'ils ont les mains pures – n'ayant pas de mains : « On ne peut se contenter de connaître à l'étage supérieur le vrai et le bon, tandis que dans les caves on écorche vifs vos frères humains⁴⁰⁹. »

La croix unit contemplation et action, esprit et chair, extase et souci. Amour de Dieu et du prochain : « Nos images résident dans ces lointains plus écartés et plus lumineux où les sceaux étrangers ont perdu leur validité, et le chemin qui mène à nos fraternités les plus secrètes, passe par d'autres souffrances. Et notre croix a une solide poignée et une âme forgée dans un acier à double tranchant⁴¹⁰. »

Le cercle se resserre de plus en plus chaque jour autour des rares êtres qui sont encore capables du grand dégoût et de la grande révolte. « La part inaliénable de l'individu, c'est qu'il relève de l'éternité, et dans ses moments suprêmes et sans

ambiguïté, il en est pleinement conscient. Sa tâche est d'exprimer cela dans le temps⁴¹¹. »

Chacun est responsable de cette tâche – de sa tâche. « Est rebelle quiconque est mis par la loi de sa nature en rapport avec la liberté⁴¹². » C'est ce que Jünger espère de chacun de ses lecteurs : « Ce lecteur dont je suppose toujours qu'il est de la trempe de Don Quichotte et que, pour ainsi dire, il tranche les airs en lisant à grands coups d'épée⁴¹³. »

« Tout confort se paie. La condition d'animal domestique entraîne celle d'animal de boucherie. » Ces mots d'Ernst Jünger en exergue de *L'Être-Bœuf* de Richard Millet annoncent qu'il ne sera pas tant parlé dans cet essai de la condition animale que de la condition humaine – à l'heure où se répand en pandémie « l'obèse qui est une figuration anti-mythologique et, par extrapolation, la revanche de l'animal d'élevage sur le consommateur s'engraissant lui-même au cœur de la clôture humaine ».

L'épidémie d'obésité comme celle de son double inversé l'anorexie est le signe d'une société qui hait le corps, la chair, et jusqu'à la viande elle-même qui n'est plus proposée aux masses que sous forme d'ersatz industriel. La viande – ou la vie elle-même, selon l'étymologie que Millet nous rappelle, le mot viande venant du bas latin *vivenda*, ce qui sert à vivre (du latin *vivere*, vivre) – n'est plus qu'un morne et fade artefact perfusé de colorants, d'agents de saveur et de conservation, « de la viande en quelque sorte dépossédée de sa chair ».

Face à cette désincarnation qui est aussi déchristianisation, Millet ose un éloge du bœuf comme Claudel fit celui du porc, propose de renouer l'« alliance plurimillénaire » entre l'homme et les bêtes, et confesse : « D'où mon recours inné au catholicisme, la littérature me préparant en quelque sorte à la

vraie chair, la glorieuse : celle d'après la mort, le corps du Christ étant le seul qui, avec Lazare, ait connu la naissance, la mort et la Résurrection. »

Hainard le goupil

« Mon art est religieux. C'est un art d'adoration. »

Robert Hainard (1906-1999), subtil amant de la vie toute simple, écologiste d'instinct et de raison, est avant tout un immense artiste du réel travaillé par l'éclat de la nature sauvage – fondant sa création sur l'amour de la création. Une belle biographie a été l'occasion de le redécouvrir⁴¹⁴.

Né tout début XX^e dans une famille d'artistes anarchisants, le Suisse Robert Hainard reçoit une éducation originale, aussi complète que rigoureuse, exigeante et généreuse. Une éducation stoïque qui, avec notamment le *Cantique des créatures* de saint François d'Assise, comporte aussi sa leçon d'amour, de bonté et de générosité, venue d'une tradition bien chrétienne même si son milieu d'origine ne l'est guère plus.

Caractère entier, il est l'homme d'une seule femme, Germaine Roten, artiste peintre, qu'il courtise dès ses seize ans et épousera plus tard, jusqu'à ce que la mort les sépare. Monogame de principe et de tempérament, il est attaché à l'union, non par convention, mais par volonté de s'engager, de se donner sans retour : « C'est une chose splendide de passer sa vie avec la femme de sa première jeunesse. Je crois qu'un sentiment unique est beaucoup plus fort, plus simple, plus heureux⁴¹⁵. »

Il partage avec elle l'amour des choses, des réalités sensibles et de la vie simple. Toute l'année, il porte le même habillement :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

volonté des individus qui l'acceptent), puisse, dans le mode d'élection de ses mandats, être conférée au corps social tout entier (à la « base ») ; mais, à cette base faite d'un vivant tissu de personnes, elle donne une muraille infranchissable de garanties, pouvant aller jusqu'à recueillir en elle l'autorité suprême abandonnée par le tyran et s'en revendiquer contre lui, jusqu'à la violence dans les situations extrêmes. Une telle charge ne peut succéder à une totale aliénation. Tout le mouvement du christianisme est pour détendre la puissance sous l'ascendant de l'amour, pour pénétrer l'autorité de service et le service d'amitié, pour assurer la réponse personnelle de l'assujetti, pour entretenir sa conversation avec le pouvoir. « Je ne vous appelle plus mes serviteurs, mais mes amis », « Je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles » : l'autorité spirituelle ne se sépare pas, n'aliène pas, elle est avec, et élève. Ces conditions que, pour le chrétien, Dieu lui-même a respectées, en donnant à un être « semblable à lui » la liberté même de le nier, qu'il respecte chaque jour dans le secret de notre vie intérieure, va-t-il en dispenser les seuls pouvoirs temporels ? C'est bien mal connaître le christianisme que le penser. Bakounine comme bien d'autres, quand il pensait « transcendance », s'est laissé piper à une image toute matérielle qui identifie transcendance à extériorité, à hétéronomie pure⁴²⁹.

Sur la question du pouvoir et de l'obéissance, tout est dit en quelques lignes, avec ce génie didactique propre à Mounier. Non content d'avoir démontré en les errements pratiques des chrétiens d'un côté, des anarchistes de l'autre, Mounier annexe carrément à sa cause le plus grand des théoriciens de l'anarchie, à son goût – et au nôtre aussi d'ailleurs :

Le plus génial des penseurs anarchistes, Proudhon, devait

pousser sa réflexion jusqu'au point où il apercevait le nœud de toutes ces exigences. Il finit par reconnaître, dans l'autorité et dans la liberté, deux principes indissolublement liés de l'ordre politique, l'un sans l'autre vide de sens. Tout régime politique lui apparaîtrait alors comme une transaction, un balancement entre les deux. Il accordait encore au second plus de valeur spirituelle, et surtout le voyait croître indéfiniment dans l'avenir au détriment du premier, mais sans que celui-ci puisse jamais disparaître. Pour que le contrat soit synallagmatique entre le citoyen et la société, il suffit que le citoyen se réserve individuellement, en formant le pacte, plus de droits, de liberté, d'autorité, de propriété qu'il n'en abandonne, au fond, qu'il garde barre sur la société. Lorsqu'il commença à parler de fédération, ce n'est plus autre chose que Proudhon entendait par anarchie⁴³⁰.

Ici, l'on arrive à la grande idée qui animera les personalistes dans les années 1930 et 1940 et accouchera, quoique de manière dévoyée, à la construction européenne, le fédéralisme :

Je ne vois plus guère de différence pratique entre les formules du principe fédératif et celles de l'État d'inspiration pluraliste dont le personalisme a plus d'une fois esquissé l'inspiration. L'État, retrouvé par Proudhon au-delà de ses négations premières, est reconnu comme garant des libertés ; la liberté n'est plus réduite au devoir négatif de ne pas « empiéter », elle est reconnue comme une puissance d'initiative créatrice ; l'État retrouve par elle un contenu spirituel ; destiné qu'il est envers ses œuvres à une sorte de fécondation sans gestation, avec, par excellence, pour attribut « d'instituer, de créer, d'inaugurer, d'installer », et le moins possible, contrairement à la formule

ambiguë et dangereuse d'« exécuter »⁴³¹.

Et à destination de ses amis thomistes, il enfonce audacieusement le clou :

La tendance au self-gouvernement, qui est l'utopie directrice de la pensée anarchiste, est donc une utopie saine, une fois dépouillée de fausse métaphysique. Saint Thomas lui-même, qui persuadera mieux certains, disait que « le gouvernement est d'autant meilleur qu'une perfection plus grande est communiquée par celui qui gouverne à ceux qui sont gouvernés » : or c'est une perfection plus grande que d'être source d'action⁴³².

Cette apologie de certaines parties de la pensée anarchiste ne l'empêche pourtant pas d'y voir certains défauts qu'il s'essaie bravement à corriger : il relève que le « sophisme central de l'anarchisme » tient en ce « que la subordination à une personne est humiliante, [alors] que la subordination à une loi ou à un univers de choses ne l'est pas ». « Comme si la personne n'était pas seule à pouvoir traiter la personne comme personne ! » conclut-il.

Tous les extraits de texte, nous l'avons dit, datent de 1937. Il serait malhonnête de ne pas citer la postface que Mounier lui donne dix ans plus tard, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle est décevante. Le jeune homme pur n'a-t-il pas été rattrapé par le pragmatisme marxiste ? Qu'on en juge :

À force de déception et de dégoûts nous avons appris à nous méfier du romantisme révolutionnaire. La réaction des anarchistes contre le marxisme naissant n'était pas sans trahir quelque chose de cette colère d'enfants qui faisait aux artisans

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

que je prétends ici remettre en question⁴⁵¹.

Et Ellul continue : « Plus j'étudiais, plus je comprenais sérieusement le message biblique (et biblique entièrement, pas seulement le « doux » Évangile de Jésus !), plus je rencontrais l'impossibilité d'une obéissance servile à l'État, et plus j'apercevais dans cette Bible les orientations vers un certain anarchisme⁴⁵². »

Dans les trois volumes d'*Éthique de la liberté*, Ellul montre que la liberté est la vérité centrale de la Bible et que le Dieu biblique est avant tout le libérateur : « C'est pour la liberté que vous avez été affranchis », dit saint Paul, et saint Jacques : « La loi parfaite c'est la loi de liberté. » La foi chrétienne ne fait pas entrer dans un univers de devoir et d'obligations mais au contraire dans une vie libre. Dieu est liberté, disent les Pères de l'Église : « L'homme est libre depuis le commencement. Car Dieu est liberté, et c'est à la ressemblance de Dieu que l'homme a été fait », affirme saint Irénée de Lyon. « Quand on appelait les membres du clergé des “ministres” : le ministerium, c'est le service, être un ministre, c'est être un serviteur des autres⁴⁵³! »

Comme le montre Vernard Eller dans *Christian Anarchy*⁴⁵⁴, il y a toujours eu un anarchisme chrétien ! Ellul évoque le carthaginois Tertullien, Père de l'Église, qui déclarait en son vigoureux latin :

Moi, je ne dois rien au forum, rien au camp, rien à la curie ; je ne guette aucun office, ne me préoccupe d'aucun poste, n'observe aucun prétoire ; je n'adore pas les barreaux, je n'encense pas les chaînes ; je ne brise pas les sièges, je ne perturbe pas le droit, je ne hurle pas de cause ; je ne juge pas, ne milite pas, ne règne pas ; j'ai fait sécession du peuple⁴⁵⁵.

Le christianisme, une fois sorti de Palestine, regroupait avant tout des petites gens, comme le constatent aussi bien saint Paul que les adversaires de la foi nouvelle. Les premières communautés formaient des associations dont l'activité se concrétisait en des œuvres caritatives, en marge de la bonne société, et représentaient ce qu'un historien a nommé une « sécession théocratique⁴⁵⁶ ». C'est d'ailleurs paradoxalement en étant une « sécession théocratique » rappelant aux pouvoirs leur essentielle laïcité que le christianisme a désinvesti le politique de sa tentation idolâtrique.

Pêle-mêle et un peu rapidement, Ellul cite aussi les noms de Fra Dolcino, saint François d'Assise, Jean de Wycliffe, Félicité de Lamennais, John Bost, Christophe Blumhardt, Charles de Foucauld...

Ellul continue son évocation de l'anarchisme en citant Kierkegaard, auquel il doit tant, et qui, bien que non politique, « condamne sans répit la grande masse, et le pouvoir, y compris fondé sur la démocratie », et présente une offensive métaphysique que l'on pourrait bien qualifier d'anarchisme existentialiste et personnaliste – bref, chrétien : « Rien, rien, aucune erreur, aucun crime n'est aussi horrible devant Dieu que ceux qui sont le fait du pouvoir. Et pourquoi ? Parce que ce qui est "officiel" est impersonnel, et à cause de cela, c'est la plus profonde insulte qui puisse être faite à une personne⁴⁵⁷. »

Condamnant la violence d'État, Ellul est cohérent et prône un anarchisme radicalement non-violent, à l'instar du Christ :

Si j'écarte l'anarchisme violent, reste l'anarchisme pacifiste, antinationaliste, anticapitaliste, moral, antidémocratique (c'est-à-dire hostile à la démocratie falsifiée des États bourgeois), agissant par les moyens de persuasion, par la création de petits

groupes et de réseaux, dénonçant les mensonges et les oppressions, avec pour objectif le renversement réel des autorités quelles qu'elles soient, la prise de parole par l'homme de la base, et l'auto-organisation⁴⁵⁸.

Ainsi, écologiste, Ellul se déclare totalement hostile au mouvement des Verts. « Je crois que l'anarchie implique d'abord "l'objection de conscience" » – une invention chrétienne, payée du martyre de centaines de milliers de personnes pendant des siècles !

Objection à tout ce qui constitue notre société capitaliste (ou socialiste dégénérée) et impérialiste (également qu'elle soit bourgeoise ou communiste, blanche, jaune ou noire). Objection de conscience qui ne peut se limiter au service militaire mais à toutes les contraintes et obligations imposées par notre société. Objection à l'impôt aussi bien qu'à la vaccination ou qu'à l'école obligatoire, etc⁴⁵⁹.

L'« affaire de Tarnac » en 2008 nous le montre bien, et nous ne pouvons ici que citer la remarquable lettre écrite par les fameux « neuf de Tarnac » – plus un :

Comme le plus grand nombre aujourd'hui, nous sommes déchirés par le paradoxe de la situation : d'un côté, nous ne pouvons pas continuer à vivre comme cela, ni laisser le monde courir à sa perte entre les mains d'une oligarchie d'imbéciles, de l'autre, toute forme de perspective plus désirable que le désastre présent, toute idée de chemin praticable pour échapper à ce désastre se sont dérobées. Et nul ne se révolte sans perspective d'une vie meilleure, hormis quelques âmes sympathiquement désespérées. L'époque ne manque pas de richesse, c'est plutôt la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'école de Francfort, Horkheimer, soutenir, au nom du refus de la manipulation technique du corps, la condamnation de la pilule contraceptive par Paul VI dans *Humanae vitae*. Ce ne serait qu'un exemple parmi mille autres d'une somme qui reste à écrire.

On connaît plus ou moins l'écologie politique, représentée par divers partis et mouvements, on connaît un peu l'écologie scientifique, largement vulgarisée par les mass media, mais on connaît généralement mal l'écologie radicale, et notamment l'écologie profonde, nébuleuse fantasmatique parée de vertus négatives, constituée d'adorateurs de Gaïa, de prédicateurs de la lampe à huile, de terroristes de la chlorophylle et autres Khmers verts...

L'écologie profonde, ou *Deep Ecology*, a été inventée au début des années 1970 par le philosophe norvégien Arne Naess et d'autres penseurs anglo-saxons comme Alan Drengson, Bill Deval, David Rothenberg ou George Sessions. C'est en 1973 qu'Arne Naess publie le texte fondateur de l'écologie profonde⁴⁷⁷, qu'il oppose à l'écologie « superficielle » (*shallow ecology*) des États et des institutions internationales. L'écologie profonde est davantage un mouvement philosophique que politique, et s'inspire de la pensée d'Aldo Leopold, fameux écologue et conservationniste américain, auteur de l'*Almanach d'un Comté des sables* (1949) : le chapitre final intitulé « Land Ethic » ou éthique de la terre propose d'opérer une extension de l'éthique aux « choses » naturelles non humaines, c'est-à-dire aux animaux, aux plantes, aux eaux, aux terres et finalement aux écosystèmes eux-mêmes, même quand ils ne sont pas économiquement valorisables. Bref, la *Land Ethic* et à sa suite la *Deep Ecology* défendent l'idée que les choses naturelles ont, autant que l'homme, le droit de continuer à exister – ce qui

n'implique pas qu'il soit interdit d'en user. L'homme n'est pas membre seulement d'une communauté humaine mais d'une « communauté biotique » (c'est-à-dire du vivant), son milieu d'existence. Arne Naess lui-même s'en expliqua : « Nous ne disons pas que chaque être vivant a la même valeur que l'humain, mais qu'il possède une valeur intrinsèque qui n'est pas quantifiable. Il n'est pas égal ou inégal. Il a un droit à vivre et à prospérer. Je peux tuer un moustique s'il est sur le visage de mon bébé mais je ne dirai jamais que j'ai un droit à la vie supérieur à celui d'un moustique. » Dans un article célèbre de 1972, « Should Trees Have Standing ? » (« Les arbres ont-ils des droits ? »), le professeur de droit C. D. Stone soutenait que, puisque la loi américaine reconnaissait des droits à des entités qui n'en avaient auparavant pas (enfants, esclaves...), elle pouvait en donner aux arbres, c'est-à-dire aller au-delà de l'intérêt de quiconque pour les arbres et prendre en charge l'intérêt des arbres eux-mêmes. Cette éthique de l'environnement est aussi celle du philosophe Holmes Rolston III qui défend, contre la vision utilitaire dominante, l'idée d'une valeur intrinsèque de la nature.

L'écologie profonde part d'un constat de crise aujourd'hui universel, reliant la crise écologique à la crise de l'homme. En considérant la nature seulement comme un matériau objectivable par la science et une ressource exploitable par la technologie, l'homme moderne s'est mutilé lui-même : sa conscience est désormais fragmentée, coupée des réalités, livrée aux artefacts. Selon Alan Drengson, c'est à partir de la Renaissance et des Temps modernes que la logique technocratique a progressivement supplanté la logique organique de sociétés religieuses – chrétiennes ou autres – enchâssées dans le cosmos, dans la création. Si l'aliénation de l'homme et de la nature est une, l'écologie profonde cherche à sauver la nature en restaurant

l'unité du moi : c'est le moi écologique, « The Ecological Self » de Bill Devall, un moi étendu à la nature, extension éthique mais aussi empathique.

L'écologie profonde valorise la diversité tant du point de vue culturel que naturel, en s'opposant à l'industrialisation comme à la mondialisation et en promouvant les *soft techniques*, la décentralisation et l'autonomie locale. Ce qui est au centre de l'écologie profonde, c'est le principe de la sacralité de la vie et de l'« égalité biotique », de l'égale dignité de tous les êtres vivants – qui autorise le néomalthusianisme d'Arne Ness et se rapproche de l'anti-spécisme de Peter Singer et de l'ALF (*Animal Liberation Front*). Cela dit, globalement, l'écologie profonde – et Arne Ness lui-même en parlant de la chasse à la baleine chez les Esquimaux – reconnaît le droit d'une espèce, l'homme, de tuer des membres d'une autre espèce pour survivre – mais pas d'éliminer l'espèce tout entière, et que toute culture est légitime quand elle ne promet pas une logique qui atteint précisément à la fin d'une espèce ou la destruction des écosystèmes (ce qui est précisément le cas de la culture industrielle). Les sociétés traditionnelles de paysans ou de chasseurs-cueilleurs sont notamment défendues et valorisées. Paradoxalement, alors que la population mondiale a quasiment doublé en quarante ans, la critique de la croissance industrielle avec les courants de la « décroissance » s'est intensifiée alors que le malthusianisme des débuts s'est plutôt tassé.

Si certains mouvements dits « écoguerriers », voire « écoterroristes » comme *Earth First !*, se réclament de l'écologie profonde ou professent un antinatalisme virulent, la question de la régulation des populations humaines reste en débat au sein des courants écologistes radicaux, certains promouvant le contrôle des naissances mais d'autres misant sur une autorégulation naturelle des populations plus en accord avec

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réalisation de l'homme dans de seuls idéaux politiques abstraits. Il croit à la vie quotidienne, « petite-bourgeoise », la vie du *yeoman*, cet homme libre propriétaire de sa terre, qui sait la défendre s'il faut, mais que sa condition garde de toute *hybris*. Lui-même, dit-on, géant au grand rire, ogre gentil, ne se promenait jamais sans être muni sous sa cape d'un revolver et d'une canne-épée. Terrible personnage qu'on ne pouvait qu'aimer, à la hauteur des héros de ses romans et nouvelles. Immense, touffue, son œuvre rassemble des essais, des chroniques journalistiques, des pamphlets, des récits historiques, des romans, de la poésie, de la critique littéraire, de l'écrit religieux, et des biographies.

Né dans une atmosphère libérale, il essaiera toujours de conserver à ce terme sa noblesse première, qu'il voit se déployer dans la liberté engendrée par la propriété des moyens de production. Petite propriété qui permet de résister au socialisme ou au communisme étatistes, planificateurs et collectivistes, comme au capitalisme moderne, qu'il critique ainsi : « Le problème de la société capitaliste, ce n'est pas qu'il y a trop de capitalistes, c'est qu'il n'y en a pas assez. »

Il entend par là, dans son raisonnement paradoxal habituel, que le trust et le monopole menacent sans cesse la petite propriété, rempart des hommes libres. Biographe éclairé de Robert Browning, il donne une définition de sa propre foi en décrivant celle de son sujet : « La foi de Browning était fondée sur une expérience joyeuse, non parce qu'il choisissait les joies et ignorait les peines, mais parce que ces joies se choisissaient elles-mêmes et se fixaient dans sa mémoire à cause de leur extrême intensité de couleur. »

La parenté de Chesterton avec l'anarchisme se reconnaît à divers caractères : le moindre n'est pas l'optimisme, qui s'oppose au pessimisme profond du libéralisme comme

machiavélisme et « empire du moindre mal » selon le mot de Jean-Claude Michéa. Et Chesterton fonde son abord joyeux de la vie ainsi : « La seule grande base de tout optimisme : le péché originel. » Nouveau paradoxe, qui s'éclaire dans une lecture augustinienne du péché originel fondant la possibilité du libre arbitre, cette grande découverte, exclusive, du christianisme.

C'est dans ce sens-là qu'il aborde encore la poésie :

La poésie traite de choses primordiales et conventionnelles : la faim, l'amour de la femme, l'amour des enfants, le désir de l'immortalité. Si les hommes avaient réellement des sentiments nouveaux, la poésie ne pourrait en parler. [...] La poésie ne peut exprimer ce qui est original qu'en un sens : le sens auquel nous parlons du péché originel. Elle est originale, non dans le sens médiocre d'être neuve, mais dans le sens profond d'être vieille ; elle est originale en ce sens qu'elle traite des origines.

La conversion de Chesterton au catholicisme, en 1922, est un aboutissement logique. Depuis une décennie, il s'éloignait de plus en plus de la culture anglo-protestante. On connaît sa fameuse phrase sur les vertus chrétiennes devenues folles. Il assurait aussi que tous les idéaux protestants de la Réforme ne survivaient plus, pour leur meilleure part, que dans le catholicisme. Aussi jugeait-il que l'entreprise moderniste, condamnée par Pie X, menaçait beaucoup plus le *sola scriptura* de Luther que la Tradition de l'Église catholique⁴⁹¹. Le catholicisme devient pour lui synonyme de la liberté :

L'Église catholique est la seule chose qui épargne à l'homme l'esclavage dégradant d'être un enfant de son temps. [...] D'ores et déjà, elle commence à apparaître comme le seul champion de la raison au XX^e siècle, comme elle fut le seul champion de la

tradition au XIX^e siècle... Au sein de toutes les philosophies irrationnelles, la nôtre demeure la philosophie rationnelle⁴⁹².

Chesterton écrit alors : « Le monde s'est divisé entre conservateurs et progressistes. L'affaire des progressistes est de continuer à commettre des erreurs. L'affaire des conservateurs est d'éviter que les erreurs ne soient corrigées⁴⁹³. »

Toutefois, pour répondre à certaines critiques, il assure que le distributisme n'a pas à limiter l'horizon de l'individu « à trois acres et une vache ». Cependant, il affirme du même mouvement : « L'homme qui travaille dans son potager et pour qui l'inconnu s'ouvre derrière la grille, est l'homme des grandes idées. » Chesterton s'oppose en fait principalement aux tendances monopolistiques d'un système qui tend à éliminer le « petit ». On en retrouvera les accents dans le célèbre livre de l'économiste E. F. Schumacher, cinquante ans plus tard, *Small is beautiful*, auquel son auteur avait l'intention de donner comme titre à l'origine *Précis d'économie chestertonienne*.

Bien au-delà de son travail politique, Chesterton est d'abord dans l'âme un écrivain, un poète et un romancier. Outre ses fameuses *Enquêtes du Père Brown*, qui mettent en scène un étrange prêtre-déTECTIVE, il livre dans *The Man Who Was Thursday (Un nommé Jeudi)* une énigmatique parabole où le symbole à double face de l'anarchie est au centre. Cette forme d'allégorie chrétienne ne relève pas simplement de la fantaisie à la Lewis Carroll. Il faudrait plutôt y voir quelque chose à la Kafka ou à la Borges (lequel comptait Chesterton parmi ses plus grandes admirations), la foi en plus. À l'orée de ce jeu de piste métaphysique et au final onirique, Chesterton insère un poème dédié à son ami Edmund Clerihew Bentley, où il incite à une compréhension du roman comme réaction contre le pessimisme

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

commencé... et, étant donné que l'on devra faire table rase. Il s'agit d'autre chose que de proposer de nouveaux « modèles » au « développement » tel que nous le connaissons actuellement⁵¹⁵.

Ainsi, dans le nouveau pouvoir faussement antifasciste de la démocratie consommatrice, se réalise pleinement la prophétie des fascistes jouisseurs de Salo :

Nous, fascistes, sommes les seuls vrais anarchistes. En fait, la seule vraie anarchie est celle du pouvoir. Cependant regardez, la gesticulation obscène est comme un langage de sourd-muet, avec un code qu'aucun d'entre nous, malgré son libre-arbitre, ne peut transgresser. Il n'y a rien à faire. Notre choix est structuré, nous devons subordonner notre jouissance à un geste unique⁵¹⁶.

Libération chrétienne

Chez les chrétiens particulièrement engagés, prêtres ou mêmes laïcs, la moisson est abondante aussi. À côté de personnalités sulfureuses comme Jean Cardonnel, dominicain défenseur à outrance de la théologie de la libération, s'expriment des individus libres et cohérents avec leurs convictions chrétiennes, comme Louis-Joseph Lebret. Né breton en 1897, l'homme s'illustre d'abord en tant qu'officier de marine. Bientôt, appelé, il entre chez les dominicains. Il fondera « Économie et humanisme » en 1941 et l'IRFED (Institut de recherche et de formation en vue du développement harmonisé) en 1958, après un séjour marquant au Brésil. Pionnier du développement humain dans les pays pauvres, il sera appelé comme *peritus* au concile Vatican II, et deviendra par la suite

l'inspirateur essentiel de l'encyclique sur le développement des peuples, *Populorum progressio* publiée en 1967 par Paul VI. Il est aussi appelé à représenter le Saint-Siège à la première CNUCED (Conférence des Organisation des Nations unies pour le commerce et le développement) à Genève en 1965. Très inspiré par la pensée anarchiste, tout en demeurant parfaitement fidèle à la doctrine de l'Église catholique comme l'illustre son parcours, il est la synthèse exacte du « catholicisme intransigeant », opposé à la fois au capitalisme et au socialisme, au totalitarisme et à l'argent, qu'ont illustré de nombreux laïcs avant lui.

Lors de l'interdiction par Rome des prêtres-ouvriers en 1954, Lebreton est déjà en première ligne. Il se plie pourtant avec fidélité à l'*Alma Mater*. Avec l'élection de Jean XXIII et la réunion du Concile, son économie humaniste et son rêve d'un développement « intégral » des pays pauvres prennent enfin forme. Il est notamment l'auteur d'une magnifique prière qui illustre assez son goût du risque et son appétit de justice :

Dieu envoie-nous des fous
Qui s'engagent à fond,
Qui aiment autrement qu'en parole,
Qui se donnent pour de vrai et jusqu'au bout.

Il nous faut des fous,
Des déraisonnables, des passionnés,
Capables de sauter dans l'insécurité :
L'inconnu toujours plus béant que la pauvreté.

Il nous faut des fous du présent,
Épris de vie simple,

Aimant la paix,
Purs de compromission,
Décidés à ne jamais trahir,
Méprisant leur propre vie,

Capables d'accepter, n'importe quelle tâche,
De partir n'importe où,
À la fois libres et obéissants,
Spontanés et tenaces, doux et forts.

Il faudrait évoquer aussi le grand Belge, Jean Van Lierde, né en 1926 et éteint en 2006, résistant, pacifiste et objecteur de conscience :

Mon christianisme m'enseigne que la fin ne justifie pas les moyens. En refusant ce permis de tuer que les gouvernements des États accordent si aisément à leurs jeunes, je ne cherche pas une attitude de neutralité. Mon pacifisme est lié au combat de l'ensemble des opprimés du monde qui luttent contre l'ensemble des formes de tyrannie. N'acceptant pas l'oisiveté des casernes je suis prêt à servir volontairement les communautés humaines en détresse, villages sinistrés, chantiers internationaux de service civil, etc.

Cet anarchiste forcené, admirateur des prêtres-ouvriers, luttait toute sa vie pour l'objection de conscience, pour la décolonisation et contre le totalitarisme communiste. Engagé auprès des mineurs, avec qui il passa six mois, moderne Orwell il pouvait écrire :

Ah les forces de l'Ordre, pour protéger la Propriété, l'Argent, les Privilèges ! « Seigneur, faites que les ouvriers restent pauvres et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« le parti du Progrès, du Savoir et de la Raison ». Elle se présentait comme l'héritière légitime de la philosophie des Lumières, et, ainsi que le note Jean-Claude Michea, « comme l'avant-garde la plus déterminée de toutes les modernisations concevables, qu'elles soient d'ordre technologique, politique ou moral ». Le socialisme ouvrier au contraire, et particulièrement en France où il échappa longtemps à l'hégémonie marxiste, a des origines plus complexes. Il est marqué par les réflexes conservateurs d'une classe ouvrière dont les valeurs sont souvent alors traditionnelles et qui s'inquiète de la destruction des liens communautaires. Les pères fondateurs du socialisme français que sont Proudhon et Pierre Leroux, portent d'ailleurs leurs principales critiques sur les conséquences déshumanisantes du libéralisme industriel et sur les effets destructurants de la modernisation capitaliste pour les « vertus communes » (Pierre Leroux). Ces premiers socialistes s'opposent à la transformation de l'humanité en monades et à l'atomisation. Sur ce dernier point, certaines de leurs analyses recroisent souvent la critique du libéralisme par la pensée contre-révolutionnaire. Enfin, le mouvement ouvrier a souvent été porté par des pratiques concrètes et des principes – mutuelles, caisses d'entraide, jardins ouvriers – qui s'opposaient directement à l'individualisme prôné par la civilisation marchande.

La gauche s'est aujourd'hui presque complètement émancipée de ce qui lui restait, il y a encore trente ans, de cet héritage conservateur du mouvement ouvrier. Son progressisme lui a fait réprouver les réflexes « réactionnaires » d'un peuple dont elle ignorait les enracinements. Pour retrouver le peuple, c'est bien à une révolution idéologique que la gauche devrait donc s'employer. Une révolution qui passerait sans doute par une rupture radicale avec ses principaux dogmes que sont l'idéologie du progrès à tout prix et ce refus des racines qui lui

fait souvent refuser les bornes et les limites garantes d'une vie sociale décente. Ce sont les raisons même de la défense du peuple qui rendent politiquement nécessaire une rupture radicale avec l'imaginaire progressiste.

Le populisme n'est que la formulation moderne d'une « politique du peuple » mise à jour par l'anthropologie politique, et dont l'émeute est l'expression traditionnelle. Si l'on pouvait définir de façon large le populisme, on pourrait reprendre l'expression de l'historien britannique Eric Hobsbawm : « la résistance des gens ordinaires⁵²⁰ ». Définition proche par l'esprit de ce que son compatriote George Orwell appelait la *common decency*, à la fois « sens commun » et « décence commune », morale populaire, ordinaire, qui inspire son socialisme très hétérodoxe, populaire, anarchisant, et conservateur par bien des aspects⁵²¹. Voilà pourquoi la gauche libérale actuelle tente de disqualifier ce beau mot, d'en faire un attribut de l'extrême droite. Le populisme, le vrai, celui du peuple est à la fois un socialisme, un anarchisme, un conservatisme, un patriotisme. Et avant tout, un moralisme, un sens élémentaire mais aigu de la justice, une vive conscience de la dignité humaine, qui fonde les révoltes populaires. Lorsque le peuple se révolte, lorsqu'un peuple s'insurge, c'est contre l'injustice, vécue, subie, ressentie – que ce soit la tyrannie, la famine ou l'invasion –, l'oppression politique, l'exploitation économique ou l'occupation militaire. Et cette rébellion est souvent conservatrice ou restauratrice, visant à conserver ou restaurer le droit, les droits du peuple en question – et avant tout sa dignité et ses libertés.

Le nombre, la fréquence, l'intensité, l'impunité souvent de ces révoltes populaires, mises en avant par les travaux d'éminents historiens⁵²², interdisent de n'y voir que les

soubresauts de périodes réputées obscures ou arriérées de notre histoire : leur récurrence ressortit du domaine de l'anthropologie politique. Il n'est pas lieu ici d'en donner une histoire complète, ni d'en faire une analyse approfondie, aussi nous bornerons-nous à relever certains aspects récurrents de ce « populisme sans le nom », de cette « politique du peuple » dont les révoltes populaires sont l'expression.

La révolte populaire est indissociable d'une forme de « conservatisme révolutionnaire » ou de « légitimisme révolutionnaire », « légitimisme de barricade », « légitimisme populiste » selon Eric Hobsbawm, qui a le sens des formules⁵²³. Lorsque le peuple se soulève et sort de la légalité, c'est pour rentrer dans le droit, pour paraphraser Louis-Napoléon Bonaparte. Contre ses oppresseurs, le peuple en appelle à la justice, à la tradition, à la coutume, et fait souvent appel à l'autorité supérieure – celle du roi, du prince, de l'empereur – contre ses échelons inférieurs – paradoxalement, en dernière analyse, contre elle-même, contre ses vassaux ou son administration. Tolstoï commente ainsi la tragédie de ces paysans révoltés au nom même du tsar, « père du peuple », fusillés par les troupes de ce dernier.

Ces poussées de violence se dirigent généralement contre les puissants – nobles, prélats ou marchands – accusés d'avoir, par leurs abus, leurs violences, leurs prévarications ou leurs malversations, trahi à la fois leur souverain et leur peuple et le pacte sacré liant ces deux derniers. Insurrections paradoxales que celles du prolétariat de Parme qui dresse des barricades et jette des pierres tout en restant sincèrement attaché à sa duchesse bien-aimée. Ou que celle des Viennois qui manifestent contre l'exécution du roi de France en 1793, en dirigeant leur fureur contre les émigrés de l'aristocratie française. Les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

prenante, moment interne d'un mouvement de délivrance antitotalitaire. Aussi n'est-il pas malvenu de réaffirmer par quelle histoire nous sommes passés, quelles étapes ont nourri l'instant anarcho-chrétien auquel nous sommes parvenus, avec d'autres, comme d'autres, à travers d'autres.

Il y a eu la revue *Immédiatement*⁵³⁰, histoire commune, anonyme pourrait-on dire, qui vit des cavaliers français partir d'un bon pas des rives d'un royalisme irrédent vers ce continent toujours neuf parce que véritablement ancien où se conjuguent refus de la domination et amour du seul Père qui nous fait fils et frères.

Ainsi, écrivait l'un d'entre nous, quand l'aventure d'*Immédiatement* prenait fin :

Qui ne sait être pauvre est né pour l'esclavage, dit l'adage. Jeunesse entrée en religion, volontairement pauvre, rayonnant d'amour et d'intelligence. « Dans la vie pesée à son poids léger, aunée de sa courte mesure, dégagée de toute piperie, il n'est que deux choses vraies : la religion avec l'intelligence, l'amour avec la jeunesse, c'est-à-dire l'avenir et le présent : le reste n'en vaut pas la peine⁵³¹. »

J'ai déjà trente-cinq ans... « Nous consomons nos années comme une pensée⁵³². » Il est temps de dresser un premier bilan du tiers de siècle écoulé, de faire l'autoportrait de ma jeunesse – de notre jeunesse, devrais-je tout de suite dire, car sa personnalité très particulière s'est construite en communion avec une certaine communauté – ou une constellation amicale, plutôt. À travers une éducation politique et sentimentale loin des clichés du siècle, c'est une tout autre jeunesse qui se dessina pour nous.

Dès la sortie de l'enfance, nous fûmes en guerre totale contre le monde. Nous formions déjà une conspiration à ciel ouvert, une conjuration à visage découvert. Nous inquiétions les autorités, défrayions la chronique, amusions la presse locale. Nous mettions renseignements généraux et sécurité militaire en effervescence : on ne plaisantait guère dans le petit port de guerre... Les pêcheurs, eux, riaient de nos frasques et provocations. Nous militions : les pochoirs et affiches n'avaient plus de secrets pour nous, non plus que les bombes de peinture, les cocktails Molotov et les seaux de colle. Nous rebaptisions des rues, enflammions des statues, bloquions des avenues. Nous faisons le coup de feu dans les collines et dosions des explosifs. Nous fondions des revues. À peine adolescents, nous fûmes des pros de l'*agit-prop*, et pour nous la révolution avait le visage d'une restauration. Les plus jeunes d'entre nous, qui n'avaient pas seize ans, fredonnaient la même chanson, et c'est sans doute ce qui inquiétait police et parents. Comme nous étions une force, on voulut nous intégrer aux combines politiques locales – mais nous étions l'insolence même.

Au milieu de toute cette activité, de cette agitation, nous avons aussi de beaux moments de contemplation, de silencieuse communion. Toutes ces fêtes et ces tempêtes ne valaient finalement que pour ces heures de suspension du temps, de silence heureux et plein, de simple et lumineuse présence. Une tonnelle, une plage, une colline, un rocher. Attention et paix. Béatitude. *Beati pauperes spiritu*. Nous vivions dans l'absence de compétition, dans l'émulation collective sans rivalité, dans l'amitié franche et pure. La bonne humeur et les rires enchantaient notre quotidien : nous nous voulions grands d'Espagne. Il y avait une joie d'enfance dans nos cynismes mêmes, dans notre radicalité, dans notre dureté, nos provocations et notre humour noir. Chez le faucon hobereau, les

immatures sont plus sombres : ainsi en allait-il pour nous. Comme pour toute résistance clandestine, il y avait des passeurs et des demeures, des protecteurs et des refuges. L'hospitalité était notre reine, malgré la jalousie des uns et des autres. Quelque chose subsisterait de tout cela dans la constellation que nous formerions, non sans nostalgie bien sûr.

Nostalgiques des siècles aventureux, des époques épiques, des temps héroïques – à nous, tristes citoyens des mornes plaines, que nous était-il échoué sinon l'ennui d'une vie plate, d'une existence préfabriquée, sinistrement programmée jusque dans ses joies ? Aussi attendions-nous avec angoisse et ardeur le retour de l'histoire, et étions prêts à tout pour le susciter. Apocalypses, carnages, révolutions – tout, sauf le mortel ennui de cette fausse vie ! Nous rêvions de la guerre, que nous ne pouvions haïr, faute de l'avoir vécue. Nous jouions avec des armes à feu – fusils d'assaut, vieilles mitraillettes, vecteurs de rêves... Nous cherchions une échappée – et qui fut belle, de préférence.

Notre pays partait en morceaux, ou plutôt, les derniers lambeaux de notre pays partaient à la dérive, car était-ce encore un pays digne de ce nom lorsque nous y sommes nés ? Derrière les façades neuves, les vieilles pierres s'effondraient, les ruines étaient avalées par la nuit d'oubli qui tombait sur le continent. Les nations aussi sont mortelles, nous le savons d'expérience, mais leur est-il promis quelque résurrection ? Aussi, qu'attendre d'un pays mort-vivant, d'un zombi ? Notre patrie, nous l'aurions aimée déesse et immortelle. Nous préférions la réalité telle qu'elle aurait dû être – car pouvions-nous l'aimer telle qu'elle était, empreinte de fausseté, vaste mascarade et grand mensonge ?

La religion, elle, nous l'aimions antique et rituelle, jeune et vivante, solennelle et toujours nouvelle. Bref, catholique et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

connaître au XX^e siècle. Ils seront le fait d'une multitude dépassant les vieux schémas des oppositions Est-Ouest, Nord-Sud ou États-Unis-Europe. Ils apparaîtront aussi bien au cœur du monde occidental, aux États-Unis et en Europe, comme cela s'est produit lors des émeutes de Gênes, que sous forme de groupes terroristes fondamentalistes ou de nations dissidentes. Il n'y aura plus de règle du jeu, seulement des lignes mouvantes. Pour le Parti du Bien, la menace sera partout et elle sera d'autant plus difficile à cerner qu'elle adoptera de multiples visages. Le seul référent commun de ces ennemis insaisissables sera la négation du monde présent, qui a érigé son mode de vie consumériste et festif comme modèle indépassable et universel. Le fait que, après avoir déploré les milliers de victimes des attentats, le monde entier ait le souffle suspendu au baromètre de la consommation des ménages américains, en dit long sur l'ultime horizon de nos sociétés. [...] Le mirage doré du nouvel ordre mondial, festif, positif et pacifié, commence peut-être à se dissiper. À nous d'appréhender le monde qui se dessine sous nos yeux », écrit Luc Richard.

De Gênes à Bruxelles et par d'autres capitales, cette jeunesse se consume en émeutes :

La destruction fut bien vite notre Béatrice. Les pavés et les barres de fer volaient dans l'azur, les détonations éclataient, quelques-uns tombaient à côté de nous qui auraient pu être l'un de nous. Les tambours battaient à nos tempes dans les cités brûlantes, pillage, le champagne était frais à la goulée sur le bitume bouillant. Soleil de juillet, été d'émeutes, nous brûlions des banques, incendions des commissariats, harcelions les carabiniers, les coups de feu claquaient, le sang rougissait le pavé. À travers les villes d'Europe, quelques mois nous dansâmes avec les forces du désordre. Nous rédigeâmes même et

publiâmes sur ces événements un rapport véridique, document historique perdu dans les oubliettes du siècle. Nous étions, métaphysiquement aussi bien que physiquement, à la pointe avancée de la contestation. Nous déchirions à pleines dents, toutes griffes dehors, les machines du temps, tigres d'encre et dragons de papier. Le monde était l'ennemi à abattre. Goût de la bagarre, besoin de batailles. Émeutes et échauffourées comme substituts de guerre. Nous forcions la nuit dans la grande banlieue des maisons abandonnées pour en trouver à occuper. Nous rêvions communauté. Projet inabouti, comme tant d'autres. Combien de rêves avortés, d'idées abandonnées ! Il faudrait tant de vies, tant de temps...

« Dans les ruines... » tonne l'éditorial du 20^e numéro qui se consacre à une « Enquête sur l'Empire » :

Combien de temps encore ? Depuis des millénaires il joue avec l'idée de se répandre et d'une totalité tombée du ciel comme un bidon d'huile noire renversé sur nos cartes. [...] L'Empire est là qui nous gouverne : l'Empire à mort sur les affiches, dans les banques et dans les galeries marchandes, l'Empire partout. L'Empire relié par sa très truquée trinité : l'argent et la technique et le mensonge par omission. [...] Il est l'heure à ta montre, Frère ! Prends tes cartouches et tes jambes à ton cou. Il est encore le temps. Toi, sniper à plein temps pour viser à la tête les détenteurs des codes. Toi l'embusqué, le traître, frappe de plein fouet tes meneurs aux dents pleines de chiffres. Rafale de ta caverne, emboucane et surplombe, évince l'Empire de tout et ses écrans vitreux ! Crache ! Bave ! Combats au quotidien et cherche le vrai Père ! Toi l'iconoclaste grandiose, tu fuiras l'œil dorénavant et toi aussi tu poseras ta bombe-calice, tu détruiras tes tours iniques et transparentes, de celles qui laissent passer la

lumière halogène et vénale⁵⁴².

Le 21 avril 2002 laisse place au second tour à Jacques Chirac et Jean-Marie Le Pen. Au lendemain de la réélection du Président sortant, *Immédiatement* publie son 21^e numéro.

Dans cette livraison intitulée « En cas d'urgence briser la vitre », Falk van Gaver et Jacques de Guillebon, qui dirigent la revue en l'absence de Luc Richard, analysent dans « Politique du Salut » et « La matière noire », articles à caractère philosophique et théologique, la fin de la politique et sa possible renaissance.

Le 22^e numéro, consacré à « La France contre les bobos », explore une France qui ne s'aime pas et qui a porté le candidat du Front national au second tour de l'élection présidentielle. « Car le bobo s'invente du peuple, se veut peuple, se rêve le peuple : cet authentique en toc, propre et popu, qui est au peuple ce qu'Amélie Poulain est au vrai Paris. Le bobo veut des atmosphères populaires, mais il méprise le gras peuple qui sue et qui pue, le prolo qui vote parfois FN. Le bobo adoore l'étranger et les produits "ethniques", mais il flippe devant l'Arabe qui traîne au coin de la rue »⁵⁴³, écrit Falk van Gaver.

« Quand les caves se rebiffent » écrit Guillaume Jaulin, « Les jeunes sont des cons » ? poursuit Jacques de Guillebon. Puis Christian Authier revient dans « Le fascisme ne repassera pas » sur cette quinzaine de l'entre-deux-tours pour en faire ressortir une dimension tragi-comique.

Les rédacteurs d'*Immédiatement* rendent aux élites la haine que celles-ci manifestent à l'égard du peuple. Une hostilité non feinte qui se déploie également dans le dernier numéro de la revue, intitulé « Populisme ou barbarie », charge acerbe sur la « révolte des élites contre le peuple », ainsi que l'écrivait

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Des mêmes auteurs

Le Nouvel ordre amoureux, Éditions de l'œuvre, Paris, 2008.

Falk van Gaver

Du Religieux dans l'Art (collectif, sous la dir. d'Alain Santacreu), Contrelittérature/L'Harmattan, Paris, 2012.

Terre sainte, guerre sainte ? (avec Kassam Maadi), La Nef, Feucherolles, 2011.

L'Écologie selon Jésus-Christ, L'Homme Nouveau, Paris, 2011.

L'Homme a-t-il besoin du Christ ? (collectif, sous la dir. de Jacques de Guillebon), Via Romana, Versailles, 2011.

Le Chemin du Mont, Éditions de l'œuvre, Paris, 2009.
Version allemande : *Auf den Wegen Gottes : Mittellos durch Frankreich*, Sankt Ulrich Verlag, Augsburg, 2011.

Oser agir chrétien. Un regard de rébellion (collectif sous la dir. de Gwen Garnier-Duguy), La Nef, Feucherolles, 2008.

Le Ciel sur la Terre. Essai de théologie sauvage, Tempora, Perpignan, 2007.

Enquête sur le roman (collectif, sous la dir. d'Arnaud Bordes, Stephan Carbonnaux et Serge Takvorian), Le Grand Souffle, Marollette, 2007.

La Route des Steppes. 22 000 km en 4L à travers l'Asie centrale, Presses de la Renaissance, Paris, 2006.

L'Avenir du monde. Les chrétiens face à l'avenir (collectif, sous la dir. de Jean-Noël Dumont), Le Collège Supérieur, Lyon, 2006.

Vivre et penser comme des chrétiens (collectif, sous la dir. de Jacques de Guillebon), Immédiatement/A contrario, Cluny, 2005.

Le Politique et le Sacré, Presses de la Renaissance, Paris, 2005.

Dossier H. Ernst Jünger (collectif, sous la dir. de Philippe Barthelet), L'Âge d'Homme, Lausanne, 2000.

Jacques de Guillebon

L'impasse. Du mariage laïc au mariage gay, Éditions de l'œuvre, Paris, 2012.

Damien de Molokai, Éditions de l'œuvre, Paris, 2012.

Du Religieux dans l'Art (collectif, sous la dir. d'Alain Santacreu), Contrelittérature/L'Harmattan, Paris, 2012.

Frédéric Ozanam, la cause des pauvres, Éditions de l'œuvre, Paris, 2011.

Philippe Muray (dir.), Cerf, coll. « Les Cahiers d'histoire de la philosophie », Paris, 2011.

L'Homme a-t-il besoin du Christ ? (dir.), Via Romana, Versailles, 2011.

Contre Culture, La Nef, Feucherolles, 2011.

Pour Benoît XVI (collectif sous la dir. de Christophe Geffroy), La Nef, Feucherolles, 2009.

Oser agir chrétien. Un regard de rébellion (collectif sous la dir. de Gwen Garnier-Duguy), La Nef, Feucherolles, 2008.

Le Livre noir de la Révolution française (collectif, sous la dir. de Renaud Escande), Cerf, Paris, 2008.

Enquête sur le roman (collectif, sous la dir. d'Arnaud Bordes, Stephan Carbonnaux et Serge Takvorian), Le Grand Souffle, Marollette, 2007.

La France excédée, Presses de la Renaissance, Paris, 2006.

Vivre et penser comme des chrétiens (dir.), Immédiatement/A contrario, Cluny, 2005.

Nous sommes les enfants de personne, Presses de la Renaissance, Paris, 2005 ; rééd. Xenia, Vevey (Suisse), 2010.

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France